

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

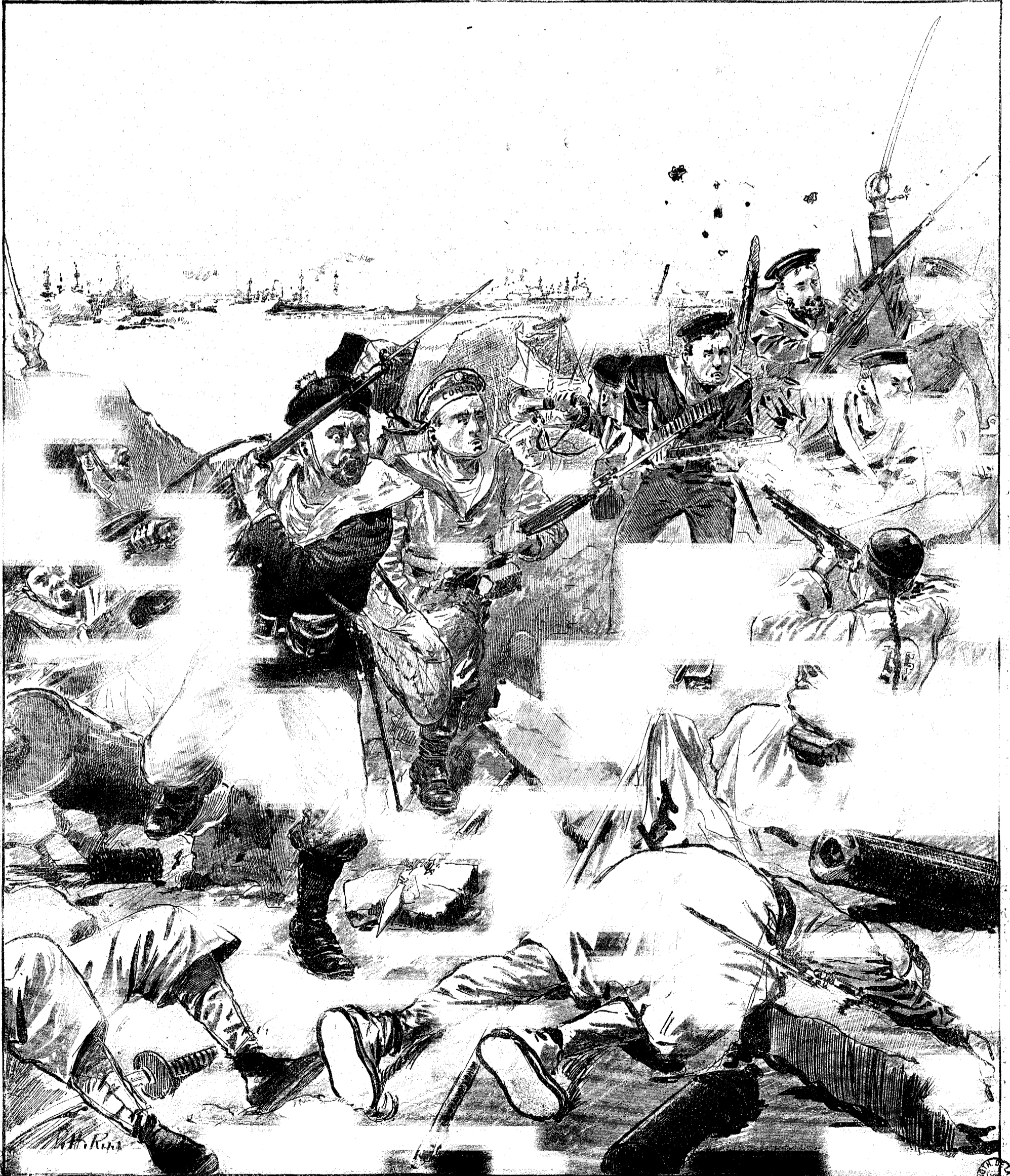
ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express à Lyon

ABONNEMENTS :
LYON ET DÉPARTEMENTS
Un an 3 fr.
Six mois 2 fr.
Trois mois 1 fr.
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 27.
Dimanche 8 Juillet 1900.



Les événements de Chine
Prise des forts de Takou



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Les événements de Chine ont décidément pris le pas sur les affaires sud-africaines.

L'obscurité qui les enveloppe est, aux yeux de la foule, un attrait de plus. En fait, et malgré toutes les apparences, il n'est pas absolument certain que le gouvernement chinois soit le complice volontaire des insurgés. Les mandarins et vice-rois, dans les différentes provinces, le Tsung li Yamen dans la capitale, cèdent peut-être à la tempête, au lieu de la diriger. Quelle que soit d'ailleurs la véritable cause de leur attitude présente, les puissances européennes, en présence d'une telle situation, ont à remplir des obligations précises, aussi bien au point de vue militaire qu'au point de vue politique. Elles paraissent décidées à l'heure actuelle à accepter solidairement toutes les responsabilités. Souhaitons que cet accord se maintienne jusqu'au bout et que les événements ne donneront pas raison aux pessimistes qui voient déjà dans la liquidation de la question chinoise le prélude de terribles complications.

L'Angleterre commence à recueillir les fruits amers de son abominable campagne du Transvaal. Elle a, dans les mers d'Extrême-Orient de gros intérêts engagés et c'est à l'heure critique où il s'agit de les défendre et de les consolider que toute son armée est immobilisée dans l'Afrique du Sud. Elle ne peut se dispenser d'agir, mais obligée de le faire dans des limites restreintes, elle ne jouera dans le concert européen qu'un rôle de second ordre. Il serait souverainement dangereux d'emprunter des troupes aux garnisons de l'Inde, déjà fort réduites. Toutes les troupes métropolitaines disponibles servent actuellement sous Lord Roberts. C'est donc seulement quelques bataillons d'infanterie de marine et de cipayes que l'Angleterre pourra fournir au contingent international. Au contraire, la Russie et le Japon interviennent avec des forces considérables qui donneront un poids sérieux à leurs revendications, lors du règlement définitif.

L'Angleterre était jadis fort habile à tirer parti de toutes les circonstances et à se tailler la part du lion. Il semble bien qu'elle ne sera pas, cette fois-ci, aussi heureuse et le rôle effacé qu'elle va jouer dans les événements qui se préparent lui enlève toute chance d'imposer ultérieurement sa volonté.

L'Angleterre n'est pas la seule puissance que le conflit chinois ait surprise dans un moment défavorable. Les Etats-Unis, toujours engagés dans leur interminable expédition contre Aguinaldo, se trouvent, eux aussi, dans la nécessité de retirer des Philippines les gros de leur armée pour faire face aux redoutables éventualités qui se dessinent.

Cette circonstance les a poussés à faire proclamer l'amnistie par le général MacArthur.

Pour en bénéficier, les insurgés devront prêter serment d'obéissance et accepter la souveraineté des Etats-Unis.

On conçoit très bien que les hommes d'Etat de Washington éprouvent le besoin d'avoir les mains absolument libres, mais ils ont probablement compté sans leurs adversaires.

Il est, en effet, plus que douteux que les Philippines prennent le parti de déposer les armes au moment précis où la situation devient si propice à leur cause.

Sans être dans une situation aussi critique que celle de l'Empire chinois, un certain nombre de nations européennes ont à surmonter à l'heure actuelle des embarras intérieurs d'une réelle gravité.

En Espagne, la protestation des contribuables contre les nouveaux impôts a failli plus d'une fois sortir du caractère pacifique et le mécontentement général dans la péninsule rend de plus en plus difficile le rôle du gouvernement.

En Autriche-Hongrie, les rivalités de race sont toujours aussi accentuées et la scission définitive apparaît aussi inévitable que prochaine.

En Italie, enfin, des difficultés qu'il était facile de prévoir ont éclaté des premiers jours de la session de la nouvelle Chambre.

La formation du ministre Seracco n'est qu'une solution provisoire qui laisse subsister la cause des dissidents dont la péninsule a déjà tant souffert. Tôt ou tard, le gouvernement italien sera placé entre ce dilemme : ou imposer sa volonté par des violences, ou se résoudre à des concessions. Ce sont deux éventualités également dangereuses, mais entre lesquelles il faudra nécessairement opter, puisque toute tentative de conciliation est devenue impossible.

Des incidents caractéristiques qui se sont produits au cours de la dernière période électorale ont prouvé que le loyalisme envers la maison de Savoie est loin d'être aussi vif que par le passé. La masse électorale, dans son ensemble, s'est montrée moins malléable qu'autrefois.

Indépendamment de leur intérêt politique, ces élections ont été marquées, en divers points de la péninsule, par des épisodes amusants.

La lutte était particulièrement vive à Florence où se présentait le poète d'Annunzio. Cet écrivain s'est acquis dans toute l'Europe une légitime réputation avec ses romans d'un style d'ailleurs précieux : un changement brusque et radical d'opinions avait soulevé contre lui, dans son pays, la colère de ses anciens coreligionnaires politiques.

Le jeune et célèbre littérateur, non content de faire campagne pour son compte, soutenait à Florence la candidature d'un boulanger, du nom de Dolfi. Et voici la péroraison d'un discours qu'il adressait aux braves électeurs florentins :

« Vous connaissez bien Dolfi ; vous avez mille fois éprouvé la bonté de son pain et de son cœur ; vous l'avez vu à son four de Borgo San Lorenzo où ne brûlait pas seulement la flamme des fagots, mais aussi le feu de la passion politique ! Vous le connaissez bien et de même qu'il jamais falsifia sa farine, de même il n'a jamais maculé et déshonoré l'idéal héritage que vous avez mis entre ses mains ! »

N'est-ce pas là un parfait échantillon de cette éloquence parlementaire, en tous pays sonore et creuse, mais plus particulièrement enflée et redondante dans les pays du soleil ?

La douce manie de battre des records revit toujours avec la même intensité.

Une Société chorégraphique n'a-t-elle pas organisé l'autre jour un concours de valse auquel ont pris part six couples intrépides, six couples amateurs, détail qui n'est pas négligeable.

Ces enragés valseurs ont tourbillonné des heures et des heures sans prendre de repos. Deux d'entre eux ont exténué le pianiste qui s'est arrêté après quatre heures et demie de tapotement.

On assure que les valseurs soufflaient à peine et auraient pu continuer. Par une température pareille, c'est effrayant et cela prouve une rare endurance, mais pensez-vous que c'est par de semblables exploits qu'on lègue son nom à la postérité ?

NOS GRAVURES

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE
PRISE DES FORTS DE TAKOU

Le formidable soulèvement qui a pris en quelques semaines dans tout l'empire chinois une extension inattendue a mis les puissances européennes dans la nécessité d'employer des mesures coercitives.

Des canonnières allemandes, anglaises, américaines, russes et françaises se sont présentées devant la ville de Takou qui est, en quelque sorte, l'avant-port de Tien-Tsin.

Le gouverneur chinois ayant refusé de donner libre accès à une petite troupe européenne, fut avisé qu'on emploierait la force. Cette menace n'ayant produit aucun effet, les canonnières ouvrirent le feu.

Après un duel d'artillerie assez vif et qui causa des pertes considérables dans les rangs chinois, un petit détachement de fusiliers marins fut débarqué et enleva les forts à la baïonnette.

LA GARDE DES VOIES FERRÉES PAR L'ARMÉE TERRITORIALE

L'armée territoriale, en France est chargée, entre autres attributions de la garde des voies ferrées. Pour remplir ce but d'une façon satisfaisante, les hommes qui assumeraient en temps de guerre la responsabilité de cet important service sont appelés pour une période d'instruction de deux jours. C'est la dernière obligation qu'impose la loi militaire ; comme elle n'est ni longue ni compliquée et réclame seulement un peu de bonne volonté, la discipline de ces troupes d'arrière ban est loin d'être aussi sévère que celle de l'armée active.

Tous les appelés sont des hommes murs, que l'âge a déjà façonnés, et qui, sachant ce qu'on attend d'eux, sauraient à l'occasion remplir leur devoir jusqu'au bout.

Mais, en temps ordinaire, les longues factions sur la voie ferrée, à l'abri de tout danger, deviendraient vite fastidieuses si l'on ne cherchait à les égayer. Chacun s'y ingénie de son mieux, et vraiment on aurait mauvaise grâce de s'en plaindre, puisque en quelques heures d'explications sur le terrain, tout le monde a compris la nature et la portée des obligations qui lui incomberaient au jour du péril.

MISÈRE!

Une chambre d'ouvriers, d'ouvriers pauvres. à Montmartre tout en haut de la butte, dans une rue qui monte, qui monte... Et six étages encore pour arriver au taudis que ferme une porte aux mal joints bouchés avec des vieux chiffons, des papiers collés et qu'éclaire une fenêtre à tabatière.

Malgré la rigueur de la température du dehors, le poêle ne dégage aucune chaleur. On devine qu'il est éteint depuis longtemps faute de combustible. Pour conserver un semblant de chaleur, tout est calfeutré du mieux possible. Aussi l'atmosphère ambiante est-elle viciée au dernier point.

La misérable petite lumière qui brille encore dans une lampe à essence éclaire un spectacle plutôt lugubre.

Sur un grabat, une femme est assise, se tuant les yeux à coudre des sacs en grosse toile écorue, travail pour lequel il faut employer toute son énergie, tant la besogne est rude.

A ses côtés, tranquille et sage comme un petit homme, un enfant de six à sept ans est assis sur une chaise. La mère et l'enfant sont maigres, hâves, anémiques et de temps à autre une toux sèche et rauque leur déchire la poitrine.

Ces deux malheureux ne se disent pas une seule parole. Arrivés à un certain degré de la misère, l'enfant elle-même en devient triste. N'est-ce pas une honte pour notre prétendue civilisation qui permet un tel crime, glacer le rire sur les lèvres d'un enfant ? Songe-t-on à la somme de privations, de malchance qu'il faut endurer avant d'en arriver là !

Neuf heures sonnent à une horloge voisine. Depuis quatre heures qu'il attend, assis sur sa chaise, le petit se décide à dire un mot, ce mot terrible que les pierres elles-mêmes ne devraient pas entendre sans tressaillir : « J'ai faim ? »

La mère l'attendait pourtant depuis longtemps déjà ce cri d'angoisse, elle s'y était longuement préparée et cependant à l'entendre un sursaut la soulève et une larme perle à sa paupière.

— Il faut attendre papa, mon chéri, il va nous apporter du pain, sans doute. Veux-tu faire dodo en attendant, dis, je te réveillerai.

Mais l'enfant que les tiraillements de son estomac tiennent éveillé malgré la fatigue secoue négativement la tête. Le silence pèse de nouveau. Enfin, un pas lourd et chancelant fait résonner le dallage du long corridor. Un main lourde ébranle la porte et une voix avinée interpelle :

— On dort, là-dedans, mille tonnerres ! Dépêchez-vous d'ouvrir !

C'est le père, il a sa voix des mauvais jours. La pauvre femme se lève en tremblant et court



tirer le verrou avec angoisse. Seul, l'enfant ne bouge pas... Il a compris...

L'homme est entré dans le taudis.

— Malheur ! A que ça sent le renfermé là-dedans ; ça quinquet, en voilà une lumière !...

D'un coup il ouvre la fenêtre, la trappe plutôt. Une bouffée d'air glacial pénètre brusquement, éteignant le triste lumignon et faisant frissonner les deux malheureux qui grelottent... L'ivrogne, lui, insensible au froid, rit stupidement, heureux de rafraîchir son visage en feu sous la brutale caresse de la brise aigre.

— Ferme, papa, dit l'enfant. J'ai froid !

— Sacré même, va, t'as donc pas du sang dans les veines !

— Il est enrhumé, il tousse beaucoup, intervient la mère.

— C'est bon, grommelle l'homme, on va fermer. Ça a toujours un peu changé l'air. Maintenant, rallume la lampe on va se coucher...

— J'ai faim ! reprend l'enfant.

— Eh bien, mange et fiche nous la paix. Est-ce que ça ne devrait pas être couché, la marmaille, à cette heure-ci. C'est de ta faute aussi, toi, la mère, tu lui laisses prendre des habitudes, à ce même !...

— Il prend difficilement l'habitude de ne pas manger quand il n'y a plus de pain.

— Plus de pain, plus de pain...

Maintenant que la fenêtre est fermée, l'atmosphère de la pièce redevient lourde, les fumées de l'alcool remontent au cerveau de l'ivrogne achevant de brouiller ses idées.

— Plus de pain... de... pain... Qué que vous voulez... que j'y... fasse... moi... je n'ai... pas... d'argent... les camarades... on a bu un coup...

Et il s'endort d'un sommeil de brute. Un ronflement strident annonce bientôt qu'il a perdu toute connaissance.

Alors, sans mot dire, la mère déshabille son enfant qui se lui se faire, lui aussi, muet. Et les deux malheureux s'entendent côte à côte sur le grabat, dans leurs vœux le sommeil,

seul instant d'oubli et de bonheur dans leur existence de damnés.

Laissons-les reposer et tromper comme ils le peuvent les angoisses de leur estomac et voyons un peu quelle est l'histoire de ce ménage si misérable.

Histoire bien simple et bien banale en vérité. Julien Maulric est un ouvrier terrassier qui en été gagne de bonnes journées, mais qui malheureusement l'hiver doit supporter de terribles chômages, par suite des mauvais temps, de la neige et de la gelée qui rendent tout travail impossible dans son métier.

Justine sa femme, était autrefois cuisinière dans une maison bourgeoise. Elle s'est laissée prendre à la bonne mine et au bagout de l'ouvrier parisien, grand coureur de réunions publiques, de grèves, et sans envisager l'avenir qui l'attendait, n'a pas hésité à lier son sort au sien.

Jusqu'à la naissance du petit Pierre, le ménage, s'il ne prospérait pas, ne périssait pas non plus. On faisait ce qu'en termes vulgaires on appelle joindre les deux bouts, la femme travaillait de son côté et suppléait par cet appoint aux dépenses parfois excessives du terrassier.

Mais quand l'enfant a été né, qu'il a fallu le soigner, l'allaiter, l'habiller, qu'à une charge de plus a correspondu une diminution sensible de gain commun, la gêne n'a pas tardé à se faire sentir, puis bientôt la misère.

D'autant plus que Julien Maulric s'est définitivement classé parmi cette catégorie d'ouvriers qu'on pourrait appeler les perpétuels sans travail, et que leurs idées anarchistes font éloigner avec terreur de tous les chantiers.

En vain, sa pelle sur l'épaule se promène-t-il aux abords des maisons en construction, les maîtres compagnons qui le connaissent et le redoutent s'en débarrassent en prétextant que tout est complet.

Alors, il est entré tout droit dans la politique. Il a organisé un syndicat révolutionnaire dont il a été élu président à l'unanimité. Grâce aux cotisations des membres participants qui ne peuvent pas refuser, il est arrivé à vivre à peu près, sans travailler. Il supplée par son bagout, ses discours enflammés aux qualités d'administrateur qui lui font défaut, et les camarades séduits, enlevés par cette éloquence facile, ces harangues où fort habilement Maulric flatte leurs passions mauvaises et excite leurs rancunes, les camarades qui travaillent payent à rien faire cet homme qui leur paraît un vague supérieur.

Mais tout a une fin... Un jour des dissentiments se sont élevés au sein du groupe. Maulric, traité de fainéant et d'exploiteur, a dû fuir sous les huées et les imprécations de ses amis de la veille, cédant la place à un homme nouveau, plus en faveur et plus souple.

La rage dans le cœur, l'ouvrier terrassier voulut se remettre au travail, mais outre que la goût lui en était passé complètement, il put constater combien c'était difficile de gagner sa vie en quittant la politique. Les rancunes qui partout s'étaient amassées à son insu contre sa personne, se faisaient jour, féroces ; maintenant qu'il n'était rien, ces gens qui lui avaient cédé, obéi depuis si longtemps se reprenaient, furieux, honteux de leur faiblesse et l'accablaient de leur haine et de leur mépris.

Les portes des chantiers se fermèrent devant lui et la vraie misère commença pour le ménage qui courut au Mont-de-Piété, puis la saisie, l'expulsion, tout le cortège de misères qui attend les sans-travail.

Enfin, des camarades, plus pitoyables que les autres en jugeant que le châtimement était suffisant, firent place à côté d'eux à l'ancien président de la chambre syndicale et courbé, brisé et honteux Maulric se remit au travail.

Mais maintenant un vice nouveau le travaillait aux moelles. Le malheureux s'était mis à boire, essayant d'oublier dans l'ivresse l'amertume de sa vie présente. Peu à peu, la plus grande partie de son gain passa en apéritifs variés, jusqu'au jour où il adopta définitivement l'absinthe. Là ce fut la fin. La fée aux yeux verts le saisit dans ses griffes, maîtresse impérieuse et avide qui ne lâche ses victimes qu'au seuil de l'hôpital ou de la maison de fous.

Nous venons de voir à quel état de dégradation Justin Maulric était tombé. Le misérable entre tous les jours à la maison, au taudis plutôt, où sa femme et son enfant meurent de faim. Que lui importe à lui, que le pain manque, que la chambre soit sans feu et l'enfant sans chaussures, n'a-t-il pas à sa portée la liqueur magique qui verse l'oubli, qui nourrit, soutient et excite ses fidèles.

Parfois, au matin, quand les vapeurs mortelles se sont dissipées, quand son cerveau, échappant à l'étreinte fatale redevient pour un instant lucide à demi, l'homme, le père qui sommeille au cœur de la ivrogne essaie de se ressaisir, l'horreur de sa conduite lui apparaît et le remords s'empare de son être. A sa femme éplorée, devant son enfant suppliant, il promet de redevenir sage, de songer à la détresse des siens et de rapporter du pain le soir.

Mais toutes ces belles résolutions ne tiennent pas longtemps devant la funeste passion qui toujours s'exaspère davantage.

Ce matin-là Maulric est parti dès l'aube pour échapper aux reproches qu'il devine. L'enfant a toussé toute la nuit, son pauvre petit corps émacié secoué de frissons et de spasmes. Sa mère l'a tant serré contre sa poitrine, essayant de réchauffer ses membres qui se glaçaient qu'elle est parvenue quand même à le faire dormir. Elle, n'a pas fermé les yeux, immobile avec dans ses bras ce pauvre être qui souffre, elle voit son mari se lever tout doucement, s'habiller sans bruit et faire comme un voleur, honteux et confus, écrasé par le remords.

— Ce soir, sans faute je rapporterai de l'argent, je te le jure...

— Ce soir, attendrons-nous jusque-là ?

Et, farouche, la malheureuse lève vers le ciel ses yeux brûlés par la fièvre.

Pas un voisin à qui demander un secours, tant sont pauvres aussi les misérables qui habitent la maison.

Et puis, déjà on lui a donné ce qu'on pouvait... Les sentiments de charité, de fraternité même s'émoussent à la longue quand leurs manifestations prennent l'apparence d'un encouragement à la paresse et au vice.

Ce n'est pas au travailleur modeste, qui difficilement dans la saison dure, gagne à peine pour lui, qu'il faut demander de se priver pour subvenir aux dépenses d'un ivrogne incorrigible.

A la vérité, si dans le quartier on estime la femme de Julien Maubric, si on la prend en pitié à cause de ses malheurs et de son courage, le terrassier est souverainement détesté. Les bons ouvriers n'aiment guère, si parfois ils les craignent, les hommes qui se sont fait un renom dans la politique facile des réunions publiques.

Il y a bien le bureau de bienfaisance, mais là encore il n'y a rien à espérer. Au seul énoncé de son nom, la pauvre mère est éconduite avec des phrases polies où on sent percer la haine instinctive du rond-de-cuir égoïste et lâche contre celui qui, autrefois, l'a fait trembler.

Et alors, Justine s'en est allée droit devant elle, résolue à tout, même à tendre la main au coin d'une rue pour procurer à son enfant le morceau de pain qui l'empêcherait de mourir.

Oh ! si elle était un homme... si au lieu de l'être faible et impuissant qui ne sait que gémir et pleurer, que le fort exploite et que son travail ne peut nourrir, si au lieu de cela elle avait dans les veines ce sang qu'elle voudrait donner tout à son enfant, il lui semble qu'elle aurait la force de remuer le monde et de soulever des montagnes.

Un homme, un père peut être assez lâche, assez avili, assez dégradé pour abandonner son enfant, une mère, jamais ! Et, dût-elle pour cela commettre un crime, Justine Maubric s'est juré de ne rentrer qu'avec un peu de cet argent sauveur. Et devant cette figure aux traits flétris, au masque tragique qui demande du pain comme on crie justice, les passants effrayés se sauvent, sourds à cette vraie douleur, qui ne sait point prendre l'allure cauteleuse, le ton des professionnels de la mendicité.

Quelques-uns cependant, plus humains, devant qu'une pareille souffrance n'est point feinte, que derrière ces yeux furibonds se cachent des vraies larmes de sang, qu'ils dans cette poitrine bat le cœur d'une mère folle de tendresse, quelques-uns ont sorti de leur gousset une menue pièce de monnaie.

Et la femme se précipite, happe ces bribes avec l'apréte d'une bête de proie.

Vingt sous !... Pour elle, c'est la fortune, plus qu'une fortune, c'est la vie de son enfant. Vite, du pain, un peu de vin, du sucre... Et fiévreusement, elle grimpe les étages qui mènent au galetas.

Déjà deux heures qu'elle est partie, deux longues heures que son petit crie la faim tout seul dans la chambre froide et nue. Mais enfin, voici le salut, au moins pour aujourd'hui. Demain, qui sait ! Maubric aura peut-être un peu de remords, rapportera de l'argent à la maison au lieu de la boire ; elle ira aussi rendre son ouvrage, ses sacs qu'on lui paye cinq sous la douzaine.



Ce n'est rien, comme tout sous ceux qui les ont donnés et pourtant, quelle somme de bonheur ils peuvent faire éclore...

Et la pauvre mère se hâte, essoufflée, sa main décharnée imprimant les battements de son cœur. A l'idée de la joie qu'elle va donner à son enfant, des larmes de bonheur lui montent aux yeux ; chassées les peines du matin, les amères rancoeurs... Ah ! le monde entier est bon, les hommes sont pitoyables puisque quel qu'un a cru en elle, a partagé sa douleur, compatit à ses souffrances.

Enfin, voilà gravés les interminables étages. En hâte, Justine marche, ouvre la porte.

— Pierre, mon chéri, voilà du pain, du vin, mange, tu vas voir comme c'est bon...

Mais Pierre ne répond pas... Pour lui, du moins, les souffrances sont terminées, son âme de précoce martyr s'est envolée vers l'inconnu redoutable où peut-être l'immanente Justice réserve aux misérables des places de choix.

Quand, le soir, Julien Maubric rentra, ivre comme à l'habitude, il heurta du pied dans la chambre obscure un corps immobile et rigide. Il se pencha... C'était le cadavre de son enfant.

Au contact du froid de la mort, l'ivrogne tressaillit, retrouva assez de sang-froid pour craquer une allumette et, d'un coup déglissé, il comprit...

Dans un coin, une femme accroupie riait, en faisant danser sur ses genoux une croûte de pain et des morceaux de sucre.

C'était Justine, elle était folle !...

Alors, le terrassier sentit monter en lui com-

me un flot d'horreur et de honte. Eperdu, hagard, il se jeta hors de la chambre ; sur le palier une fenêtre béante s'ouvrait. Il enjamba la barre d'appui et se précipita de vingt mètres sur le pavé de la cour.

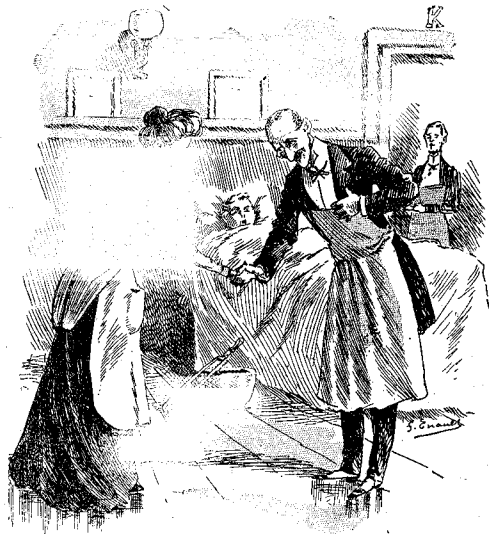
J. BAILLE.

L'OPÉRATION MERVEILLEUSE DU PROFESSEUR BRIGDMANN

I

Le professeur Brigdmann, le fameux professeur d'anatomie de l'université de Countrytown, venait de terminer son déjeuner. Un déjeuner très sommaire, d'ailleurs, que celui de ce savant. Partisan de toutes les simplifications, dans l'espace de six minutes, montre en main, — *time is money*, — José, comme le nommaient ses intimes, s'était assimilé, en les séparant par un verre d'eau, un nombre indéterminé de cachets, représentant, sous une forme quasi microscopique, potage, poisson, rumsteck, salade, langoustes et fruits. Maintenant, béatement installé sur une chaise longue, dans son salon, qu'ornait, seule œuvre d'art, un écorché de Houdon, il s'appuyait les gains de la matinée. Sa langue faisait aller, pour en activer la succion, de la joue gauche à la joue droite, et de la joue droite à la joue gauche, un septième cachet, délicieux celui-là, car il contenait un excellent extrait de café arrosé de fine champagne 1830.

Le professeur Brigdmann songeait ; il songeait à ses opérations en perspective pour le lende-



main, il songeait aussi à la blonde fiancée, la doctoresse miss Arabella Lovistrein.

Arabella et José s'aimaient, mais ils s'aimaient dans la science. Quand d'autres s'en allaient égrenant les promesses folles dans les bois ombreux et dans les campagnes fleuries, Arabella et José, côte à côte, arpentaient les dortoirs et les salles d'opérations, au milieu de la floraison des plaies et des maux, dans les parfums de l'éther et du phénol, parlaient d'amour. Comme d'autres rattachent à tel endroit, à telle journée, le souvenir d'un baiser ou d'une étreinte, José disait à Arabella :

— Vous en souvenez-vous, c'était dans la salle K, pendant l'ablation d'une tumeur, que j'osai presser votre main ?

Les vaines magies de Maya ne pouvaient les duper, ces deux êtres de perfection. Ils s'aimaient, avons-nous dit, dans la science, simplement, sans souci des humaines contingences.

José Brigdmann songeait. Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit, et le charme du rêve fut rompu :

« Allô ! allô ! professeur Brigdmann. — Lui-même. — Allô ! William Mackstross, 129, 29^e avenue, votre client vient d'être grièvement blessé. Il assistait à l'expédition d'une cargaison de conserves pour l'armée dans la Patagonie occidentale, lorsqu'une caisse, glissant brusquement, est venue lui broyer le bras droit. Ce bras n'est plus qu'une bouillie sanguinolente, l'hémorragie est abondante, les premiers pansements sont faits, on vous attend. — J'y vais, répondit José. — Allô — allô ! »

La cession du cachet étant terminée, la langue avait cessé son mouvement alternatif de droite à gauche et de gauche à droite, les joues s'étaient dégonflées, et la figure du savant avait repris sa placidité. Elle apparaissait dans toute sa maigreur idéale, cette figure qu'illuminaient deux yeux aux reflets d'acier.

Elle était glabre, cette figure, non par coquetterie, mais simplement par hygiène, la barbe étant réceptacle à microbes. Le professeur José, malgré qu'il n'eût pas encore trente-neuf ans, en paraissait bien cinquante, tant le travail avait ravagé ses traits et creusé de rides son front — de rides, ces sillons où germe la moisson du savoir.

José sonna, il ordonna d'amener le cab électrique et, quelques instants après, à toute vitesse, il fila vers la 29^e avenue. Il y avait là, pensait-il, une superbe opération à faire, une de ces opérations qui rapportaient dans les vingt-cinq à trente mille dollars. Ce prix, fantastique de prime abord, n'avait rien d'exagéré ; en chirurgien qui se respecte, José ne daignait toucher un scalpel qu'à partir de vingt mille dollars. Il laissait les opérations à bas prix aux débutants, aux médecins ignares et aux partisans de la vieille école.

Ah ! la belle journée ! Ce matin, il avait enlevé le bandage qui enserrait la main de Jonathan Coningham, le gersier de Queen's garden, et il avait, avec quel orgueil ! constaté que la

greffe de l'annulaire était parfaitement reprise. La mâchoire du major-général Kardmann fonctionnait à merveille. Ah ! la belle journée ! et les belles communications à faire sur la greffe animale à l'Académie de médecine de Countrytown, lors de la prochaine assemblée.

José se disait tout cela. Et tout cela c'était la gloire, et la gloire c'était de nouvelles opérations, c'était la richesse, c'était le bonheur, c'était miss Arabella et son sourire ensorceleur.

II

Au milieu de la chambre, dont les meubles étaient en désordre, sur un lit ensanglanté, le blessé gisait lamentable. Le bras droit du marchand de conserves n'était plus, comme l'avait annoncé le téléphone, qu'une bouillie sanguinolente. Les émanations de l'acide phénique emplissaient l'appartement. José s'approcha de William Mackstross :

— Docteur ! hurla celui-ci, mon cher docteur, pouvez-vous m'assurer que je ne perdrai pas le bras ? Allons, allons, moi, le bras droit de la maison Mackstross and Co, perdre le bras droit, ce serait trop fort ! essaya-t-il de railler. Conservez-le-moi, ce bras : je suis prêt à tout subir, docteur, mais je tiens à mon bras. Savez-vous que dans trois mois je dois épouser miss Andrea Pherson, la fille unique du ministre du Commerce ? Position superbe, trente-cinq millions de dollars après le décès du beau-père. Guérissez-moi, allons, vous pouvez tout, vous, le magicien, et puis, enfin, franchement, essaya-t-il de rire, voyez-vous William Mackstross contractant un mariage de la main gauche ?

José ajusta son lorgnon, palpa longuement le bizarre amalgame de chairs meurtries et d'os broyés, fronça le sourcil et prononça :

— La gangrène a déjà entamé l'extrémité des doigts, l'ablation est nécessaire avec la désarticulation du coude. Toute temporisation serait la mort. Je vais faire un léger pansement préventif et demain matin, j'opère. Vous serez manchot, mon cher Mackstross, et estimez-vous heureux. Un autre que moi aurait coupé tout le bras. Allons, soyons courageux.

— Deux cent mille dollars, si vous conservez le bras dans son intégrité.

— Impossible, répliqua José.

— Deux cent cinquante, cinq cent mille.

— Impossible.

— Un million alors, un million !

— Nous verrons, répondit José. Soyez calme, mon ami, pas d'agitation, pas de fièvre. Allons, à demain matin, je serai là vers les sept heures.

III

— Victory square, à la direction de la police cria José à son conducteur ; à toute vitesse !

Le cab fila, dans les rues désertes, par cette après-midi torride, et bientôt le chirurgien se trouva devant un monument du plus pur mauvais goût.

— Master Rightman est-il visible ? Le docteur Joseph Brigdmann désirerait l'entretenir, c'est pour une affaire sérieuse. Une affaire de la plus haute importance.

Le groom revint au bout de quelques instants et conduisit José auprès du directeur général de la police de Countrytown. Master Rightman se leva et, indiquant un siège à José :

— Cher ami, que puis-je faire pour vous ?

Le chirurgien demanda simplement :

— A quelle date exécutez-vous John Anesbery ?

— Comment, diable, cher docteur ; comment, diable, pouvez-vous, vous l'homme le plus pris de Countrytown, avoir le temps de penser à ce chenapan ? Il vous intéresse donc, ce Barbe-Bleu américain, que l'on a arrêté, lorsqu'il venait de poignarder sa onzième femme ? Ma foi, moi qui suis maître de ses derniers instants, je l'avais complètement oublié.

Et parcourant son agenda :

— Eh ! mais nous l'exécutons dans huit jours, cet intéressant personnage. Vous venez me demander une carte pour assister à l'électrocution ? Vous désirez peut-être avoir le corps ?

— Mon cher directeur, articula José, le service que je viens réclamer de vous est plus grand encore.

— Demandez, je suis prêt à tout vous accorder, savant homme ; je suis dans mes jours de magnanimité. Je vous donnerais même ma fortune ; oui, ma fortune, si j'en possédais encore une. Ah ! miss Caterina Bell a déjà grignoté, de ses blanches quenottes, depuis les trois mois qu'elle m'honore de son affection, non seulement les dollars qui me restaient de la liquidation des mines d'Alaska, mais encore la moitié de mes appointements de l'année à venir. Et moi, moi le directeur de la police, je suis obligé d'emprunter à mon valet de chambre, et Silvergod, le bijoutier, me réclame depuis six semaines la bagatelle de vingt mille dollars.

— Vous êtes vraiment mon ami, Rightman, la confiance que vous venez de me faire me le prouve. Voici, écoutez-moi bien, le temps presse. Pourrait-on exécuter Anesbery demain matin ?

— Impossible d'accéder à ce désir, impossible.

— J'aurais besoin de parler pendant quelques instants au condamné...

— Je suis fâché de vous refuser, mais les règlements administratifs sont formels à ce sujet.

— Pourtant, insinua José en déposant négligemment et comme par mégarde une liasse de banknotes sur le bureau, quand il s'agit des intérêts supérieurs de la science.

Si, pour franchir le ravin de l'Impossibilité, je vous faisais un pont d'or, un gentil petit pont de vingt mille dollars, qui irait jusqu'à Christian palace, chez ce vieux Silvergod ?

— Diable d'homme, on ne peut rien vous refuser, vous êtes irrésistible... Vous m'apporterez le reçu de Silvergod, n'est-ce pas ? Allons, mon

cher Anesbery, j'abrège ton exil sur cette terre, dans la vallée de larmes. Demain matin tu rendras à Dieu ta belle âme.

— Au revoir, Rightman, vous aurez votre reçu demain soir.

— Au revoir, docteur.

IV

— 349, Black-city, à la prison criminelle ! cria José en s'installant dans son cab, et trois dollars de pourboire si tu vas prestement.

Le boy, brûlant le pavé, accrochant par-ci par-là quelques voitures, fila éperdument vers la prison. Un quart d'heure après, José sonnait à la porte de l'administrateur. Le temps de faire passer sa carte et le chirurgien était introduit. Coupant court à toutes les salutations :

— Mon cher administrateur, vous exécutez demain Anesbery ?

— En effet, la direction de la police vient de me signifier cette nouvelle par téléphone.

— Quand il s'agit des intérêts supérieurs et je dirai sacrés de la science, repartit en s'inclinant l'administrateur, quand il s'agit de ces choses, — et sa main comme par hasard, s'étala large et velue sur la liasse, — nous faisons exception, car nous sommes, nous citoyens de la libre Amérique, partisans du progrès.

A l'appel du timbre électrique un gardien se présenta :

— Mackens, conduisez Son Excellence le professeur Joseph Brigdmann dans la cellule du condamné Anesbery. Docteur, ajouta le fonctionnaire d'une voix obséquieuse, docteur, votre serviteur John-Honorable-Arthur Jepmins, quoique esclave du devoir, fera toujours passer les intérêts de la science avant les intérêts humains.

— Surtout, raila José en disparaissant derrière le gardien, lorsqu'on les accomode à la sauce banknote, pour les faire mieux avaler.

V

— Vingt, vingt et un, vingt-deux...

Le prisonnier jouait aux vingt cartes avec son géolier, lorsque, livrant passage à José, la porte de la cellule s'entr'ouvrit.

— M. Jack Anesbery ?

— C'est ici, grommela un grand gaillard roux, superbement musclé... vingt-trois, vingt-quatre — deux minutes, le temps de finir la partie... — vingt-cinq — je suis à vous... — vingt-six, et la dernière vingt-sept et dix trente-sept. Ce qui fait trois pence à votre débit, monsieur mon géolier. — Se tournant vers José : — Monsieur, puis-je savoir le nom du visiteur que le hasard amène ainsi dans ma pénultième demeure ? Etranger, salut à toi, prends cet escabeau, seul siège que le gouvernement m'accorde. *Ave, Caesar, moriturus salutat.*

— Monsieur, déclara José, je suis le Dr Joseph Brigdmann, professeur à l'Université de Countrytown, membre de...

— Connu, archiconnu, docteur. Vous êtes un confrère, vous coupez les bras et les jambes ; moi, je coupais les têtes, c'est pareille besogne ; vous soulagez vos malades de leurs infirmités ; moi, je les soulageais de la vie. Et vous venez me demander la permission de vous livrer sur ma guenille humaine à vos intéressantes expériences ? C'est entendu, je vous donne le local



quand le propriétaire en sera parti. Vous, géolier de mon cœur, battez les cartes, surtout, pas de la main gauche, — cela porte malheur, — et en route vers le dollar que je vais vous gagner. Oui, après cette partie que je vous gagnerai, — j'en parierais ma tête à couper, — vous devrez un bon dollar à ma respectable mère Sarah Anesbery. Son domicile est tous les soirs, à partir de onze heures, sous l'escalier qui mène chez Tom Wingshop, le marchand de whisky. Ah ! ce qu'elle sera contente, la pauvre, en recevant cet héritage. Ce sera la seule et dernière fois que son cher fils lui causera quelque joie et lui donnera quelque satisfaction. Avec un dollar, elle va pouvoir s'enivrer convenablement pendant une semaine entière et faire de gin et d'alcool un spiritueux linceul à son maternel chagrin. Allons, je coupe.

— Monsieur, il vous sera beaucoup pardonné pour les bonnes paroles que vous venez de dire, interrompit José ; le Trés Haut vous en tiendra compte. Vous avez prononcé le nom de votre mère, je venais justement vous entretenir d'une question qui l'intéresse au plus haut point, cette adorable Sarah Anesbery. Voulez-vous, en bon fils que vous êtes, lui causer une grande joie ? Vous venez de dire, tout à l'heure, qu'elle prise au plus haut point l'alcool sous toutes ses formes. Hé bien ! il ne dépend que de vous d'avoir, en partant pour l'autre monde, la consolation de vous dire que, grâce à votre piété filiale, votre tendre mère peut être assurée de ne plus désoler pendant les quelques années qui lui restent à vivre.

— Parlez, docteur, mon cœur vous écoute.
— Voici, mon cher ami, — laissez-moi vous donner ce nom d'ami, — voici : votre dernière heure est proche, peut-être plus proche que vous ne le supposez. Or, si vous voulez m'accorder, sans nulle condition, l'entière disposition et propriété de votre corps vaillant, non seulement je m'engage à ouvrir chez Tom Wingshop un crédit illimité à votre mère, mais encore je vous épargnerai les affres de la mort. J'entends par là les vingt-cinq ou trente minutes qui séparent le réveil du condamné de son exécution. Ce sont autant de siècles, des suprêmes minutes. Vous ne vous sentirez pas mourir et c'est plongé dans le plus délicieux des sommeils que vous passerez de vie à trépas. Oui, dans la nuit qui doit être pour vous la dernière, je vous endormirai et je procéderai sur vous à une expérience d'un intérêt capital.

— Laquelle, sans être trop curieux ?
— Voici, mon cher ami, je vous allégerai d'un bras, du bras droit. Plus je le contemple, ce bras, et plus je vois qu'il remplira complètement les conditions exigées. Mon opération achevée, puisqu'il faut que justice soit faite, je vous livrerai au bourreau et vous serez électrocuté tout endormi. J'ai besoin d'un bras vivant pour me livrer à cette mémorable expérience, Jack Anesbery, j'ai songé à vous. Voulez-vous que votre nom reste immortel : la gloire vous attend et cette gloire sera pour vous la réhabilitation.

— J'y consens. Mais, par-dessus le marché, ne pourriez-vous pas m'accorder deux ou trois bonnes bouteilles de vieux porto pour chacun des jours qui me restent.

— C'est entendu. Inutile de faire un acte, n'est-ce pas ? ma parole et la vôtre suffisent, et messieurs les gardiens que voici peuvent, au besoin, servir de témoins.

— Parfait, parfait.
— Au revoir, Jack Anesbery.
— Au revoir, maître.

José quitta la cellule. Et, dans le silence des couloirs, une voix qui se faisait de plus en plus lointaine clamait :

— Quinze, seize, dix-sept, dix...
Le chirurgien, revenu chez l'administrateur, lui expliqua ce qui était convenu. Grâce à une nouvelle hausse de billets, celui-ci consentit à faire aménager à l'intérieur de la prison, — et ce dans le plus bref délai, — une grande salle claire, contenant deux lits.

Et vers Royal street, le cab fila emportant un homme qui sentait monter confusément vers lui l'orgueil de la fortune et de la gloire.

VI

Endormis grâce à de puissants anesthésiques qu'ils avaient absorbés la veille, William Mackstross et Jack Anesbery reposaient dans la grande salle de la prison criminelle de Countrytown. José, en tablier blanc, les manches de la chemise retroussées, vaquait aux derniers préparatifs. A un signal du maître, l'élève saisit les appareils : en un clin d'œil ce fut fait ; le bras, ou plutôt ce qui fut le bras du marchand de conserves était détaché et jeté dans une large cuvette. On attaqua immédiatement le bras droit d'Anesbery ; l'opération délicate, réussit à merveille. José, une petite sueur d'angoisse au front, pratiqua, suivant une méthode qui lui était personnelle, le raccourcissement des artères, emboîta l'os dans l'os du bras de William Mackstross, puis un appareil fut posé. Et ce fut tout, le greffage humain venait, grâce au professeur Joseph Bridgmann, de l'Université de Countrytown, de réaliser un pas de géant : José venait de remettre un bras nouveau à son milliardaire client qui ne se doutait de rien. Quant à Anesbery, un simple fil électrique approché de son front le transporta dans l'éternité.

VII

Ah ! ce fut pour José le plus beau jour de toute sa vie, lorsque, devant une assemblée composée de toutes les sommités de la science,

devant les délégués des Académies de médecine de Paris, de Londres, de Saint-Petersbourg, il dit à William Mackstross : « Levez le bras, » et que le bras droit du milliardaire se leva. L'opération avait pleinement réussi, et réussit au delà de toute espérance. C'est à peine si, la loupe en main, on pouvait retrouver trace de la greffe. Mackstross, heureux, ravi, faisait mouvoir son nouveau bras, écartait ses doigts, ne pouvant en croire ses yeux. Avec quel plaisir il compta, de sa main droite, à José, en pièces d'or, pour faire durer plus longtemps le plaisir, un million de beaux dollars. A cette somme, il ajouta vingt mille autres dollars, pour acheter la bague de fiançailles de miss Arabella. Le lendemain de ce jour mémorable, William Mackstross épousait la brune Andrea Pherson.

VIII

— José ?
— Arabella, ma chère femme ?
— Tu as lu, dans le *New-York-Herald* ?
— Quoi ?
— Ah ! non, lis, mais lis donc ?
Et José lut à haute voix !

UN CRIME DE LA FOLIE

« Countrytown, 22 janvier.

« Un des plus habiles négociants de notre ville, William Mackstross, le marchand de conserves, dont la réputation a franchi les mers, vient, dans un accès d'aliénation mentale, d'assassiner sa jeune femme. Ce matin les domestiques ont trouvé le pauvre fou occupé, après son crime, à se taillader le bras droit. L'infortuné, pleurant sur le cadavre de sa compagne, expliquait qu'une force mystérieuse l'avait poussé à cette action, et que son bras seul était le coupable ! William Mackstross a été interné dans une maison de santé. »

JEAN BRÉCHAL.

STRATÉGIE CHINOISE

Le gouvernement chinois, ayant reçu d'une fabrique d'armes européennes trois cent mille fusils nouveau modèle, les fit orner chacun de trois clochettes. Et c'est ainsi qu'un matin du dernier septembre, neuf cent mille clochettes tintèrent et retintèrent dans la vaste plaine de Lao-Tsin.

Le généralissime Hang-Hang, suivi de sa brillante escorte, s'avança sur une colline fleurie et s'appréta à donner le signal du combat.

Parmi les reporters mêlés à l'escorte se trouvait mon ami Saladier, rédacteur militaire au journal *l'Éleveur d'abeilles*. Il suivait d'autant plus curieusement les opérations, qu'il n'entendait rien à la stratégie chinoise.

Le général Hang-Hang leva bien haut son sabre bicuspidé, et s'écria :

— You-Tchi !
Ce qui voulait dire :
« Sur le dix-huitième escadron du vingt-deuxième régiment, formez la masse ! »

Le commandement : « You-Tchi ! » fut répété par le général Ti-Tzing, puis par le général Tao-Pé, puis à l'infini par d'autres chefs de corps. Les troupes se mirent en mouvement, et les neuf cent mille clochettes tintèrent à nouveau dans la plaine.

Hang-Hang s'écria ensuite de sa voix forte :
— Nao-Tchin !

Ce qui voulait dire :
« Sur la droite de la cavalerie, formez-vous en bataille ! »

Les généraux répétèrent : « Nao-Tchin ! » et toute l'armée vint se ranger en bataille le long de la rivière Hu-Hu-Han, vis-à-vis de l'armée japonaise.

A ce moment, mon ami Saladier se trouvait près du généralissime. Un grain de poussière

entra dans la narine droite dudit Saladier et le fit éternuer d'une façon formidable (Atchim !)

Alors les généraux Ti-Tzing et Tao-Pé s'écrièrent !

— Ha-Tchim !

Tous les chefs de corps répétèrent Ha-Tchim ! et, avant que Hang-Hang eût émis un commandement contradictoire l'armée opéra un mouvement tournant qui l'amena sous le feu direct de l'artillerie japonaise. En moins d'une minute, trente-cinq mille Chinois, jonchèrent le champ de bataille.

Le reste de l'armée battit en retraite. Seuls les trente-cinq mille cadavres restèrent dans la plaine. Ils avaient tous de belles nattes de che-



veux, pour que l'ange chinois de la mort pût les emporter commodément dans l'autre monde.

Mais l'ange chinois de la mort eut le tort de ne pas se presser, et fut devancé par Harvey, Jim and Co, marchands de cheveux à Shanghai, qui arrivèrent avec une bonne équipe et quelques tombereaux, et coupèrent tranquillement les trente-cinq mille nattes.

TRISTAN BERNARD.

LA PETITE CAMILLE

Ceci n'est pas un drame.

Ce jour-là, vers neuf heures du matin, la petite Camille ouvrait la porte de la loge de la concierge du numéro 33, de la rue d'Aboukir.

Elle demanda :
— Mme Bourgeois, s'il vous plaît, Madame ?
Sérieusement occupée à la confection d'un ragout quelconque, la concierge répondit, sans tourner la tête : — Dans la cour, à gauche, au cinquième, au fond du couloir.

La jeune fille cria : « Merci », et se dirigea vivement vers la cour. Arrivée là, elle regarda de tous côtés et fit la moue. En effet, la cour n'était pas soigneusement tenue et les grands murs qui l'entouraient, n'avaient pas un aspect bien joli, au contraire, comme elle se le monologuait ; à plusieurs fenêtres, il n'y avait pas de rideaux et même à quelques-unes, il y avait du linge à sécher : ce qui est défendu dans les maisons habitées bourgeoisement.

— Bah, dit-elle, du moment que je suis là, allons toujours voir.

Elle prit la rampe, est pendant que les talons de ses petites bottines font toc, toc sur les marches, je vais vous présenter la petite Camille.

C'est tout simplement une très gentille petite modiste de la rue Cadet. Tous ceux qui la connaissent ne l'appellent que « la petite Camille ». Elle travaille, en appartement, ce qui veut dire qu'elle a su se faire une clientèle, à elle, des dames de commerçants, des bourgeois. Camille est vive, adroite, spirituelle et sensible ; enfin, elle a les qualités que possèdent presque toutes les petites Parisiennes qui se respectent.

Elle dit, avec orgueil : Mais, je gagne ma vie, en travaillant. Ah ! mais. Elle ne ment jamais, ou si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Et puis, du reste, elle a un rêve : Épouser un beau petit jeune homme blond qui s'habillerait bien et l'emmènerait promener le dimanche.

La veille du jour de sa visite rue d'Aboukir, n° 33, une de ses bonnes clientes lui avait dit : « Je viens vous indiquer une dame qui a besoin d'un chapeau. Allez, de ma part, demain matin, rue d'Aboukir, n° 23, chez Mme Bourgeois ; c'est une de mes amies, vous serez bien payée. »

Mais, voilà, la petite modiste s'est trompée de numéro. On lui a bien dit n° 23, et c'est au n° 33 qu'elle se présente.

Comment s'expliquer cette aberration ? Pour moi, j'y renonce.

Arrivée au cinquième, au fond du couloir, elle trouve un petit garçon d'une douzaine d'années, en bras de chemise, surveillant, avec attention, une casserole de lait qui chauffe sur un petit poêle.

Elle questionne : « Mme Bourgeois, mon ami ? » L'enfant répond : « C'est ma mère, madame, elle n'est pas là, j'vais la chercher », puis il retire son lait du feu et file comme un jeune daim.

Restée seule, la jeune fille pénètre dans une petite chambre, dont la porte est entre-bâillée. Elle constate, d'abord, que le mobilier en est modeste ; mais, du reste, très propre. Sur une commode et sous un globe de verre, une couronne blanche de mariée et puis au milieu de la pièce, assise sur un morceau de tapis, par terre, une petite fille de deux à trois ans regarde, stupéfaite d'admiration, la belle dame qui semble lui faire l'effet d'une apparition céleste.

Cependant Camille a pris une chaise. Elle ne pense plus au chapeau à faire à Mme Bourgeois. Maintenant, elle se sent comme envahie par une sorte d'attendrissement et elle éprouve une envie folle d'embrasser la petite fille qui a de beaux grands yeux et de belles joues fraîches.

Alors, très douce, très caline, elle tend sa main vers la petite fille.

— Viens, ma petite fille, viens, viens, veux-tu ? — et la petite s'approche, sereine, vers la dame qui a du parfum sur ses mains et dans ses cheveux ; puis un dialogue en gazouillis, commence :

— Veux-tu me faire voir ta poupée ?
— Z'ai pas de poupée ?
— Comment, tu n'as pas de poupée ?
— Ça coûte des sous, une poupée.
— Je t'en apporterai une, demain, veux-tu ?
— Oh ! oui, M'dame, avec une belle dobe (prononcez robe).

Mais, voici la maman qui arrive. Elle revient du linge lavé pour les gosses et pour son homme. A la vue de la jeune fille, elle se montre confuse et étonnée de cette visite ; des explications sont échangées.

— Connaissez-vous, M^{me} Raymond ?
— Non, Mademoiselle.
— Je venais pour un chapeau.
— Oh ! pas pour moi, Mademoiselle, il y a erreur, je ne mets pas de chapeau, moi.

Camille très aimable, sourit doucement ; elle sait qu'on ne doit pas froisser les gens dans l'aveu de leur pauvreté.

— Pardonnez moi, Madame, de vous avoir dérangée ; je me suis trompée, sans doute de numéro

FEUILLETON

L'Enfant du Trocadéro

PAR
M. JUNGER

IV

Au rapport

Furieux, hors de lui, quoique maté en apparence par l'autorité de son chef, le caporal Lavalette se dirigea vers Courbevoie en maugréant contre l'intervention hostile du sergent-major, dont il ne parvenait pas à s'expliquer la conduite.

Pourquoi prenait-il ainsi le parti de cet homme ?... Il n'y comprenait rien.

Le misérable ne voyait qu'une chose, c'est qu'il avait été frappé par un de ses hommes, et que le sergent-major, qui prétendait avoir été témoin de cette voie de fait, sévissait contre lui, partialement, injustement.

— Est-ce que ça le regarde, ce que je fais en dehors du quartier ? se disait le caporal avec colère. — Ah ! mais ça ne se passera pas comme ça !... Non, alors !... Je me ferai rendre justice ! Je me ferai porter au rapport !... Je me plaindrai au colonel !...

Lavalette, poussé par une haine furieuse, avait voulu se venger et il cherchait le moyen le plus sûr, le plus cruel d'assurer sa vengeance.

Il songeait à porter, lui aussi, une punition à Chabert. Comme il en avait le droit, et d'indi-

quer le motif, afin que son libellé de punition fit son chemin en passant sous les yeux des chefs ; mais il hésita, il n'osa pas, à cause de l'intervention du sergent-major. Il préféra s'adresser au colonel en portant plainte, afin de s'en prendre en même temps au sous-officier qui protégeait Chabert.

Arrivé au quartier, il s'adressa au sergent de garde.

— Sergent, — lui dit-il, — je me rends à la salle de police, ordre du sergent-major Maurin de la 3^e du 1^{er}.

— Ah !... fit le chef de poste avec indifférence. Il ne demanda même pas le motif de la punition. Comme à la plupart des sous-officiers, le caporal Lavalette lui était antipathique ; on n'aimait pas ce bellâtre prétentieux.

Le sergent appela le caporal.

— Caporal !... Tenez, tourez donc le caporal Lavalette à la boîte.

— Seulement, — fit Lavalette, pendant que le caporal de garde prenait les clés de la salle de police, — je voudrais avoir de quoi écrire une lettre... Je veux écrire au colonel !... Ça ne se passera pas comme ça !...

Le sergent, en l'entendant, haussa les épaules, sans se retourner.

Et pendant qu'un des hommes de garde, appelé par le caporal, allait à la cantine chercher du papier à lettre et une enveloppe avec l'argent que Lavalette venait de lui remettre, il s'adressa de nouveau au chef de poste.

— Sergent, je vous prie de me faire porter au rapport de demain, — lui dit-il. — Je veux dire au colonel.

— Ça, c'est votre affaire, — interrompit le sous-officier assez rudement.

Lavalette n'insista pas, mais dès qu'il eut le papier à lettre, il écrivit au colonel, annonçant son intention de porter une plainte contre le

sergent-major Maurin, et ayant remis sa lettre au sergent, pour qu'il la fasse passer hiérarchiquement, il fut « bouclé » dans la salle de police. Chabert, lui aussi, sur les ordres de son chef, était rentré à la caserne, n'ayant échangé qu'un regard avec Maria dont les beaux yeux noyés de larmes, sombres de peur, suppliaient le sergent-major.

La pauvre fille, avait compris que l'acte commis par son fiancé était de la plus haute gravité ; sûrement, il serait puni sévèrement car l'autre, le lâche, se vengerait impitoyablement de l'affront reçu publiquement.

Alors, tremblante, elle l'avait suivi des yeux, le voyant s'éloigner et sentant une horrible angoisse lui étendre le cœur. Qu'allait-il advenir ?

Elle avait atrocement peur, et pourtant, une voix intérieure, comme un pressentiment, semblait lui dire : « Espère ! »

Le soir, Chabert, qui, ne se faisait non plus aucune illusion sur la gravité de son cas, s'était jeté sur son lit, désespéré, triste, n'osant parler tout entier absorbé par ses amères réflexions.

Les camarades qui n'étaient pas habitués à le voir dans cet état, et qui l'aimaient beaucoup, s'inquiétaient de ce qui pouvait avoir ainsi changé leur joyeux compagnon.

Ils l'interrogèrent, mais il n'osa pas leur raconter ce qui s'était passé.

A toutes les questions, il répondait évasivement : — J'ai des ennuis... de gros ennuis.

— Chagrins d'amour ?
— Non !... des ennuis... Je n'en puis pas dire plus long.

Alors, on n'insista pas. Tous les braves garçons dont il partageait le sort comprirent qu'il souffrait et que lui faire avouer sa souffrance serait le faire souffrir davantage.

Il passa la nuit, sans sommeil.

A peine le réveil fut-il sonné qu'il chercha à voir le sergent-major Maurin, ayant besoin de lui parler de s'expliquer, de lui dire ce qui s'était passé, de lui demander conseil, afin d'essayer de se tirer de ce mauvais pas car, il sentait bien que le caporal Lavalette serait pour lui impitoyable et qu'il lui ferait payer cher son mouvement de juste indignation.

Mais il lui fut impossible de rencontrer le sergent-major qui n'était pas à son bureau.

Alors que faire ?

A ce moment, on sonna le rapport.

En attendant cette sonnerie, le malheureux se sentit une angoisse au cœur. Le moment terrible arrivait.

Qu'allait-il se passer ?

Quelques instants après un sergent se présenta à la porte de la chambre.

— Chabert ! — appela-t-il.

— Présent, — fit le malheureux en saluant militairement.

— Rendez-vous au rapport, ordre du chef. Chabert, sans mot dire, tremblant, suivit le sergent.

Dans la salle du rapport se trouvait, comme d'habitude, le colonel accompagné du capitaine adjudant-major, de l'officier de semaine et de l'adjudant.

A une table, se tenait le secrétaire du colonel, un sergent, ayant ces pièces du rapport enfermées dans une chemise.

Quelques instants avant que Chabert fut appelé, le colonel était en train de lire la lettre écrite la veille par Lavalette.

Lorsqu'il eut terminé la lecture de la lettre du caporal, le colonel demanda :

— Sur l'ordre de qui, le caporal Lavalette a-t-il été puni ?

— Ordre du sergent-major Maurin, — répondit l'adjudant.

— Oh! certainement, Mademoiselle, on peut se tromper, et comme elles se quittaient, toutes les deux, souriantes quoique désappointées, la petite fille qui avait suivi la scène et avait compris qu'elles se séparaient sans intention de se revoir, s'écria d'une voix dolente et désespérée: — Z'aurai pas ma poupée, moi?

De suite on la rassura. La petite Camille renouvela ses formelles promesses, et, en effet, oubliant tout à fait le chapeau de madame Bourgeois, elle courut, en s'en allant, acheter dans un bazar, une poupée à vingt-neuf sous; elle laissa tout son travail et avec des morceaux d'étoffe de soie et du ruban, elle l'habilla de pieds en cap; sous ses doigts de fée, le jouet maintenant semblait vivre.

Lorsque la petite fille s'éveilla le lendemain, elle trouva la belle poupée sur son lit: ce fut du délire. Elle criait. Z'ai vu la belle dame en dormant (prononcez dormant).

Que voulait-elle bien dire? Dans un songe, peut-être.

Pour avoir procuré une telle joie à cette pauvre petite fille, la petite Camille devait certainement en être récompensée. Elle le fut, en effet.

Le hasard, qui est l'homme d'affaires du bon Dieu, lui fit trouver un mari, un brave jeune homme à l'air très comme il faut qui l'emmenait promener le dimanche à la campagne où ils cueillaient du lilas dans des sentiers remplis d'ivresse.

Quant à Mme Bourgeois on n'en entendit jamais plus parler.

S. DUTILH.

OBOCK

Peu d'Européens, à part les passagers des grands transports maritimes qui vont en Indo-Chine, connaissent Obock. J'y ai fait, à trois ans de distance, deux escales. Voici les impressions qui m'en sont restées... Tout étant noir à bord les jours où l'on fait du charbon, même la sauce blanche, ce qu'il y a de mieux à faire est d'aller à terre. Des pirogues indigènes, manœuvrées à la pagaie, viennent chercher les passagers du *Bien-Hoa*, transport de l'Etat faisant le trajet de Toulon au Tonkin: la distance qui le sépare de l'escale est courte, et dix minutes suffisent à la franchir. Une première surprise nous est réservée. A deux ou trois mètres du rivage, nos rameurs, qui ont le corps d'un noir rougeâtre, les cheveux crépus, les lèvres épaisses, et nus comme Adam et Eve, nous font signe de grimper sur leurs épaules, et après quelques pas dans la mer, nous déposent mollement sur le sable. Les employés de nos chemins de fer devraient bien les imiter dans le maniement de nos bagages... Il est vrai que nous étions des colts humains.

Je goûtai peu ce mode de débarquement, toutefois, je me gardai bien d'en rien témoigner par gestes à mon porteur, il aurait pu se formaliser et par rancune faire trempette avec ma personne dans la « grande tasse ».

Les Européens qui ont vu Obock, vous diront beaucoup de mal de son territoire et beaucoup de mal de son soleil caniculaire. Ils n'auront tort qu'en partie. Le Français, un malin comme chacun sait, mais frondeur, a donné à ce coin de terre sablonneuse et aride le nom d'Obock-les-Forêts. Amère dérision! Pas d'arbres, pas de verdure, pas de végétation, pas d'ombrage, pas d'eau! celle que l'on y boit n'est que de l'eau de mer distillée.

Le seul motif qu'il soit possible d'invoquer sérieusement pour justifier l'occupation de ce petit territoire est qu'il se trouve sur la route de Suez aux Indes. Il est donc bien situé pour affranchir nos navires de la nécessité de relâcher dans un port anglais, quand ils vont de Marseille au Tonkin, à la Réunion ou à Madagascar. Le dépôt de charbon qui constitue son unique raison d'être, est bien construit et bien organisé.

Depuis que nous foulions le sable brûlant d'Obock, nous étions suivis par une troupe de femmes court vêtues et d'enfants des deux sexes pas vêtus du tout. Cette marmaille couleur chocolat encouragée par mesdames leurs mamans, nous demandait à grands cris quelque menue monnaie. Leurs mains tendues ne laissaient aucun doute à cet égard: Le mot « baschich » locution monétaire fort en usage en Orient, complétait du reste la démonstration.

Parmi nos compagnons de promenade se trouvait un entrepreneur de travaux publics se rendant à Hanoi et sa jeune femme. Pour la circonstance, cette dame assez jolie, mais encore plus coquette, avait cru devoir se mettre sous les armes!

Pour la première fois, elle exhibait une délicate robe de percale blanche à gros pois rouges, une ombrelle de soie rose et un immense chapeau de paille orné de plumes et de fleurs. Cette toilette devait, suivant elle, faire sensation et initier mesdames les Obockiennes aux dernières modes de Paris.

A cette époque (1886) nos élégants complétaient par une tournure plus ou moins préminente ce que la nature leur avait départi d'une manière trop parcimonieuse... côté pile! Il faut croire qu'elle s'était montrée avare envers notre charmante compatriote, car son supplément... de bagage était d'une envergure tout à fait inusitée: un véritable strapontin!

Les indigènes du sexe faible qui nous escortaient, curieuses comme les filles d'Eve de tous les pays, voulurent savoir si cette énorme bosse ainsi placée faisait partie de l'intégralité de la personne. Un teint blanc, des joues roses, des yeux bleus... quelle différence avec elles, pour quoi pas aussi une construction spéciale! Une main s'avança, puis deux, puis trois... enfin après un examen minutieux, il fut dument constaté que le Créateur n'était pour rien dans ce phénomène.

Une Obockienne plus hardie et plus facétieuse que ses compagnes plaça alors sous son pagne, en bonne place, une boîte de conserves en fer blanc et se mit à singer le dandinement de la dame française. Ce fut un éclat de rire général, aussi bien du côté blanc que du côté noir. Seule, la belle dame ne fut pas contente et ne partagea pas cette hilarité.

Trois ans après ce premier voyage, je fis une seconde escale à Obock. Je constatai, non sans une satisfaction chauvine, qu'une véritable petite ville était en train de se bâtir sur le territoire occupé naguère par les misérables cahutes en paille.

Nos troupiers y avaient tracé des jardins, des potagers où les légumes poussaient à merveille. On avait même trouvé le moyen d'y faire venir de la salade! Oui, de la salade à Obock-les-Forêts, de la salade locale! Allez donc en demander à Aden où l'eau et la verdure sont à peu près inconnus et dont malgré tout l'Angleterre, à force de persévérance, a su tirer un parti admirable!

Je ne résiste pas à la tentation de raconter une anecdote administrative de la plus pure authenticité.

On sait combien nous avons dans notre pays, le culte des circulaires et des ordonnances. Il existe, paraît-il, de temps immémorial au minis-

tère de la marine, un règlement qui destine à chaque gouverneur un poêle et une provision de bois pour son usage personnel pendant l'hiver. Quelle ne fut pas la stupéfaction du premier gouverneur installé à Obock, en recevant un beau jour par un transport de l'Etat, cet appareil de chauffage accompagné de plusieurs stères de bûches et de cotrets. Un *Chouberski* de l'époque et sa garniture!

Il était bien spécifié que le poêle était à la seule disposition du premier fonctionnaire de la colonie, mais que la moitié du combustible devait servir à réchauffer les passagers du *Pin-gouin*, petit bateau qui se promène dans la Mer Rouge, en faisant la navette entre Obock et Aden. Je dois ajouter, pour excuser l'administration de la marine, que le règlement rédigé au commencement du siècle, ne prévoyait pas notre installation à Obock, dont la température moyenne est de cinquante-cinq degrés au-dessus de zéro.

Oh! la foo...orme! aurait dit Bridoisson.

A. HAUG.

VARIÉTÉS

Préférence de la foudre pour certaines espèces d'arbres

Un journal allemand a donné une explication ingénieuse de la raison qui fait que les chênes sont plutôt souvent frappés par la foudre que les hêtres. Les arbres dont les feuilles et les branches sont couvertes d'un duvet conduiraient mieux la décharge électrique que ceux dont les feuilles sont lisses, comme c'est le cas pour les chênes.

Des essais qui ont été faits avec des branches des deux espèces d'arbres, placées sur les conducteurs d'une machine à influence, ont confirmé cette théorie.

Ce qu'on peut faire des vieux journaux.

Voici d'après un journal américain quelques-unes des nombreuses utilisations que peuvent avoir les vieux journaux.

Tout d'abord froisés en bouchons, ils constituent d'excellents allume-feux. — Découpés en bandelettes et roulés ou pliés, ils donnent des filibus employés dans les bureaux de tabacs pour allumer les pipes ou les cigares.

— Ils remplacent les carreaux cassés. — Les jeunes typos en font des coiffures. — Pliés en plusieurs épaisseurs et mis dans des chaussures ils donnent de chaudes semelles. — Roulés autour des pieds et des jambes ils remplacent des bas de laine. — Des fourrures ou des habits bien enveloppés de vieux journaux seront préservés des mites; l'odeur empyreumatique de l'encre d'imprimerie étant aussi désagréable à ces insectes que celles du camphre ou de la lavande. — Placés sous les tapis, ils garantissent ceux-ci de l'asure et de la poussière. — Leur imperméabilité à l'air et à la chaleur les rend précieux en été pour conserver fraîches les boissons. — Une bouteille de champagne frappé, roulée dans un journal, gardera toute une journée la même température. On sait qu'on utilise les vieux journaux pour faire des couvertures de lits très économiques.

— A Londres, on voit souvent des malheureux couchant en plein air étrangement enveloppés dans un journal. A ce point de vue le *Times* est fort apprécié par les pauvres diables, en raison de ses énormes dimensions.

EN CHINE



Un village des environs de Pékin, habité par des Boxers.

La secte des Boxers que le gouvernement chinois paraît avoir mis en avant pour mieux masquer ses machiavéliques projets, compte des millions d'adhérents recrutés dans toutes les classes de la société. Le prosélytisme a été particulière-

ment actif dans certaines provinces et dans tel village, comme celui des environs de Pékin que représente la gravure ci-dessus, la population toute entière partage les vues sanguinaires des « donneurs de coups de poing du patriotisme ».

— Montrez-moi l'ordre de punition?

— Le voici, mon colonel, — fit le sergent secrétaire de l'officier supérieur.

Le colonel lut:

Quatre jours de salle de police au caporal Lavalette pour avoir, sur l'avenue de Neuilly offensé une jeune fille qui résistait à ses provocations et causé du scandale.

— Le sergent-major a bien fait et j'exige que l'on soit toujours d'une sévérité rigoureuse lorsqu'il s'agit de pareils faits. Je tiens avant tout à la bonne tenue du régiment.

Il avait dit cela d'une voix rude où perçait l'énergie.

De fait, le colonel ne plaisantait pas sur ce chapitre.

— Faites venir le sergent-major Maurin.

Quelques instants après le sergent-major arriva devançant de quelques secondes, Chabert.

— C'est vous, sergent-major qui avez, hier, puni le caporal Lavalette?

— Oui, mon colonel.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé.

— Mon colonel, j'avais remarqué que d puis quelque temps le caporal Lavalette poursuivait de ses assiduités, une très honnête jeune fille qui est fiancée à un homme de sa compagnie, le soldat Chabert...

— Le sergent-major Maurin s'était renseigné dès le matin. Si Chabert n'avait pas rencontré au quartier, c'est qu'il avait tenu à aller voir Maria Berlier afin de savoir exactement la vérité et surtout dans l'intention de la tranquilliser.

Il continua:

— Le caporal Lavalette a rencontré hier cette jeune fille sur l'avenue de Neuilly, il l'a escortée et a essayé de lui faire violence.

— Lui faire violence?...

— Oui, mon colonel, il s'est approché d'elle et lui a tenu des propos inconvenants. Cette

jeune fille l'a repoussé, confuse, offensée par ses paroles outrageantes, mais lui, la prenant brutalement par la taille, voulut tenter de l'embrasser; alors, heureusement, à ce moment, je passais, j'ai tout vu, presque tout entendu, et pour sauver cette jeune fille qui n'avait près d'elle que son fiancé le soldat Chabert, incapable de la défendre car il avait affaire à son caporal, je me suis interposé... Voilà pourquoi j'ai puni le caporal Lavalette.

— Vous avez bien fait, — fit le colonel approuvant Maurin qu'il savait excellent sous-officier et très honnête homme.

Puis il relut la lettre de Lavalette.

— Qu'on aille chercher le caporal Lavalette ordonna-t-il.

Tandis qu'un sergent exécutait cet ordre, le colonel aperçut Chabert qui se tenait à distance, craintif, malheureux et bénissant le secours généreux de son chef.

— Quel est cet homme? — interrogea-t-il, — Le soldat Chabert, — répondit le sergent-major, — c'est moi qui l'ai fait venir, afin qu'il soit entendu, si vous le désirez.

Peu d'instants après, le caporal Lavalette arrivait.

Le misérable, on le voyait aux éclairs de son regard, était toujours en proie à sa furieuse colère; dans ses yeux se lisait son secret et mauvais espoir de vengeance.

Lorsqu'il aperçut Chabert, une flamme de haine brilla en sa prunelle, une rougeur subite colora ses joues.

Le colonel l'interrogea, assez durement, car le caporal lui était, comme à presque tous, antipathique.

— Vous avez été puni hier soir, par le sergent-major Maurin de quatre jours de salle de police pour les faits que vous savez. J'ai reçu votre lettre, et ayant bon souci de l'équité, j'ai

fait venir le sergent-major Maurin ce matin au rapport; le sergent-major m'a raconté ce qui s'est passé hier sur l'avenue de Neuilly où vous vous êtes livré à des violences outrageantes à l'égard d'une jeune fille. Qu'avez-vous à répondre?

— Mon colonel, je vous demande la permission de vous raconter les faits tels qu'ils se sont passés.

— Dites, mais dites vite,

— Tout d'abord je n'ai point fait violence à cette jeune fille.

Je plaisantais. Je l'avais vue plusieurs fois rire avec des soldats de ma compagnie, je pensais pouvoir en faire autant...

En entendant son caporal parler ainsi, le pauvre Chabert avait peine à contenir sa colère.

Maria, le modèle des honnêtes filles être ainsi calomniée par ce misérable. Pour un peu il se serait jeté sur lui, mais la discipline militaire eut à ce moment raison de sa colère.

Le caporal poursuivit:

— Alors, hier, je passais avenue de Neuilly lorsque j'aperçus cette jeune fille. Je m'approchai d'elle; je lui fis compliment sur sa toilette, elle me sourit et je marchai à ses côtés essayant de lui prendre le bras qu'elle ne me refusait que pour la forme, lorsque soudain je me sens saisi par derrière, brusquement séparé d'elle et au même instant un homme me souffletait en m'appelant: « Misérable! » Cet homme était le soldat Chabert...

— C'est faux, — protesta vivement le sergent-major Maurin. — Vous ajoutez le mensonge à la calomnie.

Chabert, tremblant de peur, ne savait ce qui allait se passer.

— Qui aurait raison ou de son lâche ennemi ou de son sauveur?

Le caporal Lavalette, devant l'exclamation et

la protestation de son chef, avait un peu perdu contenance.

Il balbutia quelques mots, mais le sergent-major ne lui laissa pas le temps de reprendre possession de lui-même. Il continua d'une voix qui ne pouvait laisser de doute à tous ceux qui assistaient à cette scène, sur la loyauté de ses assertions:

— Oui, mon colonel, cet homme ment. Dans sa colère d'avoir été évincé par cette jeune fille, il veut perdre cet homme, le soldat Chabert, voulant ainsi se venger du refus de sa fiancée.

— Cependant, — fit le colonel, — le caporal se plaint d'avoir été frappé et ne porterait pas une pareille accusation sans motif.

— Oui, mon colonel, le caporal a été giflé, c'est vrai.

— Ah!... — fit Lavalette.

— Mais pas par le soldat Chabert,

— Par qui? — interrogea l'officier.

— Par moi, mon colonel... par moi, qui l'ai traité de misérable!... par moi, qui ai été révolté par sa conduite indigne d'un soldat!... Oui, je l'ai souffleté et j'ai eu tort, je le reconnais... je n'ai pas été maître de moi.

— C'est faux, — s'écria Lavalette, — c'est le soldat Chabert qui s'est livré sur moi à des voies de fait.

— Mon colonel, — fit Maurin, — je jure que j'ai dit la vérité.

En entendant son chef s'accuser, Chabert confus, admirant ce dévouement, voulut protester et dire la vérité, mais un regard du sergent-major, le paralysa, il se tut.

Lavalette, sentant que Chabert lui échappait était livide de rage, il voulut se défendre, mais le colonel mit fin à cette altercation, ne mettant pas en doute la parole du sergent-major.

(A suivre).

CURIOSITÉS

Les insectes comestibles

Les insectes ont été utilisés de tous temps et par tous les peuples comme supplément culinaire; certains même les ont fort appréciés à ce point de vue.

Les Romains, nous apprend Plin, étaient très friands des *coscus*, gros vers blancs qui vivent dans l'intérieur des bois. Il s'agit pour les uns de la larve du *capricorne héros* (Olivier), pour les autres, de celle du *coscus rouge-bois* (Linné), ou enfin du *lucanus servus*. D'ailleurs les indigènes de Surinam appréciaient fort la larve du *cerambyx cervicornis* qui vit dans le bois tendre du fromage bombax et du coiba. Les Australiens mangent frites les larves du *longicornis*. Les Ganguelas ingèrent des chenilles semblables à celle de notre *acherontia atropos* (récit de Serpa Pisto).

Les Indiens du Brésil mangent une chenille de *coscus* qui, à en croire Auguste de Saint-Hilaire, aurait le goût d'une crème agréable. Mais ils ont soin de lui enlever la tête et les intestins.

Voici une recette de M. Fonvielle pour faire

du bouillon de hanneton, excellent, d'après lui, pour les débilités.

« Prenez des hannetons, pilez-les, jetez-les dans un tamis. Si voulez faire un potage maigre, versez de l'eau par-dessus. Si c'est jour permis et si vous voulez faire un potage gras, versez du bouillon. Cela a un goût délicieux, apprécié des gourmets. »

Le docteur Gastier, ancien représentant du peuple, mangeait les hannetons vivants, il les épilchait comme des crevettes; quand revenait le printemps on ne pouvait lui faire un cadeau plus agréable que celui d'une boîte de hannetons vivants. De vraies primeurs! Qu'en dites-vous?

Ses hyménoptères paient leur tribut à l'art culinaire: les enfants gourmands, dans nos pays, au risque de se faire piquer douloureusement, prennent des *bourdons*, des *abeilles* même, leur séparant la tête du thorax, retirent de celui-ci le petit sac transparent rempli de nectar qu'ils savourent avec délices.

Les larves d'abeilles sont appréciées à l'île Timor; celles de guêpes aux îles de Bahama, dans la Caroline du Sud, chez les Roucouyennes (Crevaux).

La fourmi à miel du Colorado possède un vaste abdomen rempli d'un sucre incristallisable de saveur très agréable et dont les Mexicains sont

très friands. Même fourmi à gros abdomen (*Atte cephalotes*, des naturalistes), au Brésil où on la fait rissoler et on la crie dans les rues de la province de Saint-Paul.

On se régale aussi des *termites* aux Indes, en Afrique, en Amérique. Les Indiens les pétrissent avec de la farine et en font une pâtisserie.

Les Grecs mangeaient les *cigales*. Grâce à Aristote, nous savons qu'il y a cigale et cigale et que les amateurs choisissaient avec soin. Les jeunes cigales étaient préférées aux cigales adultes; elles étaient plus tendres et on leur trouvait meilleur goût, surtout si elles n'avaient pas encore mué. Quant aux adultes, on distinguait: les mâles étaient regardés comme ne valant rien; les femelles, au contraire, quand leur abdomen était distendu par de nombreux œufs étaient estimées comme les plus délicates.

On mange encore les *cigales* au Laos indochinois (d'après le prince Henri d'Orléans). Les sauterelles, estimées des Arabes, étaient en honneur sur les tables des Athéniens et les Béotiens apportaient au marché d'Athènes, entre autres comestibles des sauterelles à quatre ailes. Les compatriotes de Socrate préféraient ces insectes à leurs bonnes fines et même à des cailloux.

Vous savez que certains savants, entre autres

l'astronome De La Lande, mangeaient des *araignées*, qui auraient un goût de moquette.

Certains sauvages les imitent: en Nouvelle-Hollande, l'*epetra novae hollandiae* est fort appréciée (Labillardière).

Ne soyons pas trop dégoûtés: nous mangeons bien des crabes, des homards, les sales bêtes...! des écrevisses, des crevettes, qui vivent de matières animales en décomposition et sont parfois à ce titre de digestions difficiles et même occasionnement des éruptions cutanées.

Un monstre marin

Un homard d'une taille et d'un poids extraordinaire a été pris par un pêcheur de Whitby, devant le port. Ce homard est probablement le plus grand qui ait été pris sur la côte anglaise du nord-est, au moins, c'est le plus grand dont on ait gardé le souvenir. Il a 45 centimètres de longueur, 32 centimètres de circonférence et 20 centimètres de largeur à la queue. Il pèse 5 kilogrammes 1/2. Ce crustacé a été offert au musée de Whitby, qui possède des produits curieux du fond de la mer, et entre autres un homard un peu plus grand que celui qui a été décrit ci-dessus, mais qui a été pris dans les eaux de Terre-Neuve.

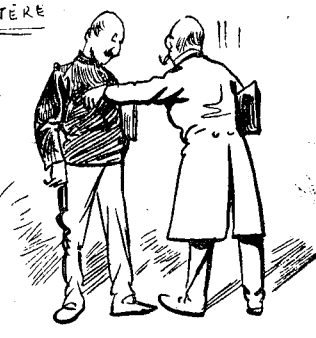
La Semaine Amusante, par Henriot



— Le Shah de Perse... bougrri... voilà un monarque! comment tu ferais pour lui parler? — Je lui dirais: « Comment que Shah va, mon brave? »



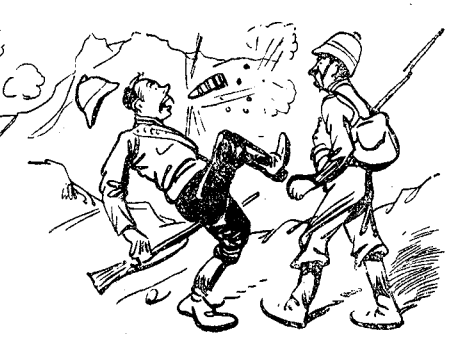
— Qu'est-ce que tu as fait du Grand Cordon que m'a donné le Roi de Suède? — L'ordre des Séraphins; le ruban était d'un si joli couleur; j'en ai fait des jarrettières!



Pour la bonne marche des affaires publiques, chaque fois que le Ministre de la Guerre fera une observation, le Président du Conseil aura le droit de lui coller deux jours de clou.



Dernières nouvelles de Chine. Les nations portent en terre l'oncle Chinois avec la plus grande solidarité: Les discussions ne commenceront qu'après l'ouverture du testament.



Au Transvaal. — Marchons sans crainte... on ne voit plus de Boërs... Ah! Zut!... ils continuent à se battre tout de même!

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

SAGE-FEMME 1^{re} classe prend pensées, place enf. Discretion. Massage médical. Consultat. 1 à 4 h. Prix mod. M^{me} Réfrégier, 78, Faubg St-Denis, Paris. Correspond.

DENTITION SIROP DELABARRE
(3^e 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)
FACILITE LA SORTIE DES DENTS
PREVIENT OU FAIT DISPARAITRE
Tous les ACCIDENTS de la 1^{re} DENTITION.
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE
FUMOUCHE-ALBESPEYRES, 78, FAUBG ST DENIS, PARIS ET PH^{ies}

HYGIENE DE LA TOILETTE
Le... qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINE LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Ph^{ies}
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

ON MAIGRIT en quelques semaines; la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE de D'HOWLAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON, Pharmacien, 10, RUE St-LAZARE, PARIS.**

DEUX TIRAGES POUR UN franc
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages

LOTTERIE DES ENFANTS TUBERCULEUX
Autorisée par arrêté ministériel du 10 Janvier 1900
3 GROS LOTS
250.000 f

100.000 f — 50.000 f
20.000 f — 1 lot de 10.000 f — 15 lots de 5.000 f
de 1.000 f — 30 lots de 500 f — 150 lots de 100 f
lots répartis en 2 tirages pour 700.000 fr.
Tous les lots payables en argent.

AVIS
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages

1^{er} TIRAGE
10 JUILLET 1900

1 Gros Lot de 100.000 Francs
1 lot de 20.000 f — 3 de 5.000 f — 10 de 1.000 f
510 lots de 100 à 500 fr.

Le Billet: **UN fr.** — On trouve des billets dans toute la France, chez les princip. débit. de tabac, libraires, etc.
Pour recevoir à domicile, s'adresser au **SIÈGE du COMITÉ**, 35, r. Miromesnil, Paris, en joignant à la dem. m^{me} p^{re} du mont. des billets et une enveloppe affranc. portant adresse p^{re} retour.

ANEMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE
Ferrugineux le plus assimilable
DRAGÉES de GELIS-CONTÉ
Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^e 30 le Pot franco **Ph^{ie} Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

PRETS ou ACHATS, Avances de Surtout sur Maisons; sur SUCCESSIONS sans le concours des autres héritiers, sans l'inform. cette personne du prêt ou de l'achat et sans besoin de titres. Discretion. Crédit Français, 2, Rue Chaussec-d'Antin, Paris. Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêt.

QUELQUEBUN ASSURÉ PAR LA POMMADE de la Vierge SARRIEN
YEUX ET PAUPIÈRES
Guérit sur la couverture du Pot le Signaturé
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRES FIXES

Il est délivré, pendant toute l'année, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaire à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter à des prix très réduits en 1^{re}, en 2^e ou en 3^e classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, la Tarentaise, la Maurienne, la Provence, les Pyrénées, ainsi que l'Italie, la Suisse, l'Autriche et la Bavière).

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire. — La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le Livret-Guide P.-L.-M. vendu au prix de 0 fr. 50 dans les gares du réseau.

Toutes les bonnes Pharmacies détaillent le

SEL VICHY-ÉTAT

10 cent. Le Paquet pour un Litre d'Eau **10 cent.**

Exiger sur chaque Paquet bleu la Marque Vichy-Etat

La Boîte, 50 paquets, 5 fr.; — 25 paquets, 2 fr. 50
franco dans toute la France.

Env. gratis et franco de 2 Paquets sur demande au **DEPOT, 31, Boul. des Italiens, Paris.**

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION
sans vous être muni de l'

ABC DE L'EXPOSITION DE 1900

UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE

PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS

PRIX: 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX: 50 CENTIMES

FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à **M. VERMOT**, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

AG^{ce} des CYCLES GLADIATOR
6 bis, Rue de Châteaudun, PARIS. — FONTAINE & C^{ie} des VÉRITABLES GLADIATOR
VENTE à CREDIT
d'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, toutes marques
SANS MAJORATION DE PRIX. — Catalogue Gratuit Franco.

RUBINAT-LLORACH MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ECUSSON ROUGE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

Buvez-tous du **CAFÉ BARLERIN**
HYGIÉNIQUE DE SANTÉ
Contre Maladies de l'estomac Mauvaises digestions, Maladies nerveuses, etc. — SE VEND PARTOUT.
En gros, à **TARARE (Rhône)**, M. R. BARLERIN, envoi franco une boîte contre 1 fr. 25.

CAUSERIE FINANCIÈRE

L'intérêt qu'a présenté la semaine qui s'achève, n'a été que d'une médiocre importance. L'inactivité a été, en effet à peu près complète. Sur certaines valeurs, il est vrai, les cours ont subi d'assez fréquentes fluctuations, mais, autre que ces variations, en sens contraires, sont restées circonscrites dans des limites beaucoup plus étroites que précédemment, elles ont été provoquées par des ordres de trop minime importance, pour présenter une signification quelconque.

C'est en grande partie aux événements dont la Chine est le théâtre qu'il faut attribuer la réserve dans laquelle la spéculation a jugé prudent de se renfermer.

Les rentes françaises ont été peu mouvementées et, d'une semaine à l'autre ne présentent que de fort modestes différences. Il est à remarquer cependant, que l'habitude du comptant a été meilleure depuis, quelques jours et que les demandes qui s'y produisent avec une certaine régularité, permettent de bien augurer de l'avenir.

Le 3 0/0 perpétuel, ex-coupon trimestriel de 75 centimes est à 100 47 à terme et à 100 20 au comptant. L'Amortissable n'est toujours que rarement coté à terme, il fait 99 25 au comptant. Le 3 1/2 0/0 est peu actif à 101 90 à terme et à 101 80 au comptant.

Tout en donnant lieu à un bon courant d'échanges, les obligations de la Ville de Paris n'accusent pour la semaine, que des variations insignifiantes.

Les fonds d'État étrangers sont, en général, assez bien tenus, mais avec des échanges absolument restreints. Seule l'Extérieure espagnole a été soumise à des oscillations plus importantes qui se traduisent finalement à son désavantage; nous la laissons à 72 42.

L'Italien est mieux tenu en clôture à 95 05. Les fonds russes et les fonds chinois, en raisons des mauvaises nouvelles reçues d'Extrême-Orient, ont subi une baisse importante.

Les valeurs ottomanes, bien que finissant en perte de quelques centimes, n'ont cessé de montrer une tendance satisfaisante. Le Turc C se tient à 26 05, le Turc D à 23 20. La Banque ottomane a été moins bien tenue et reste à 561.

Les fonds argentins font preuve de fermeté. La hausse notable des fonds brésiliens a amené quelques réalisations. Mais on ne peut que répéter que l'œuvre de relèvement financier s'affirme tous les jours.

Les actions de nos grandes Sociétés de crédit ont fait preuve cette semaine d'un peu plus d'hésitation, se conformant d'ailleurs à l'attitude générale du marché.

La Banque de France est en bénéfice de 20 francs à 4.125.

Les actions du Crédit Foncier de France, qui clôturaient à 686 francs à terme et à 680 francs au comptant s'inscrivent, respectivement, sur ces deux marchés, 683 francs et à 680 francs.

Les obligations foncières et communales continuent à être actives.

Le Crédit Lyonnais a bien résisté et n'a cessé d'être ferme à 1.055.

Le Comptoir national d'Escompte est à 695, plus calme sans autre cause que l'état général du marché.

La Banque de Paris a été l'objet de certaines hésitations qui ont pesé sur les cours, elle finit la semaine à 41.40.

La Société Générale varie peu mais reste bien tenue à 608.

Le groupe de nos Grandes Compagnies de chemins de fer s'est mieux comporté que précédemment.

Le Lyon, qui avait fléchi à 1.834 à terme, finit à 1.855 francs. Au comptant, il cote 1.847 fr. contre 1.830 francs. Midi, 1.345 francs au comptant, en plus-value de 5 francs. Nord, 2.415 fr. à terme, en bénéfice de 15 francs, et 2.440 fr. au comptant, sans changement.

L'Est, qui finissait à 1.400 francs au comptant, a repris 1.412 francs. A terme il cote 1.410 fr. contre 1.415 francs. Orléans, 1.785 francs au comptant, contre 1.750 francs et 1.753 francs à terme, contre 1.760 francs. Ouest, 1.093 fr. 50 au comptant, presque sans changement.

Sur le marché des Valeurs industrielles, les bonnes tendances se sont un peu ralenties; certaines valeurs ont été l'objet de réalisations qui ont pesé sur leurs cours.

Cependant, la fin de la semaine est meilleure. L'action Suez est revenue à 3.550 et finit la semaine à 3.564. Le Rio-Tinto, après être remonté à 1.308, fléchit ensuite à 1.287 et s'établit en dernier lieu à 1.293.

La Mode

Aussi bien dans son intérieur qu'en villégiature et qu'en voyage, le peignoir robe de chambre est presque indispensable à une femme.

Si vous voulez un conseil, mesdames, choisissez pour le peignoir, qu'il ne faut pas confondre avec le déshabillé et la robe de chambre, un tissu solide de teinte sobre, et enfin une forme dont la simplicité soit déjà de l'élégance. Un joli lainage à rayures, la mousseline de laine, par exemple.

Vous ferez le peignoir long, sans exagération et surtout sans aucune traine; n'oublions pas qu'il doit être pratique avant tout. Cette même considération nous fera le serrer à la taille, par un ruban ou une cordelière, au lieu de le laisser vague, comme souvent on le voit, ce qui le rend encombrant et également plus exposé aux accros et à la poussière.

Généralement le peignoir est monté sur un empiècement de même tissu et orné d'une berthe brodée; voici déjà une note élégante. Si

vous la voulez plus élégante encore, faites, au lieu de l'empiècement, le long col marin, orné également du volant festonné ou brodé et se continuant devant, soit jusqu'à la taille, formant ainsi une sorte de fichu Marie-Antoinette, soit jusqu'à la naissance de la poitrine, restant par conséquent, le véritable col enfantin.

Les manches ne doivent jamais être très longues, ainsi que la longueur du peignoir, elles deviendraient fatigantes. Elles seront larges sans affectation, et plutôt à poignets unis qu'à jabot par exemple. On doit se rappeler combien corsage, chemisette, etc., se fanent vite par le bas des manches justement.

Les teintes à préférer sont celles-ci: le damier blanc et noir, bleu et blanc, etc.; les fines rayures blanches sur fond bleu, rouge, gris, les pois, les fleurettes dans les tons clairs sur fonds assez sombres.

Le bas du peignoir doit toujours être uni; pas de volant, c'est préférable.

Le costume tailleur a toujours la vogue pour les courses et les sorties du matin. La correction



COSTUME EN MOHAIR ACIER.

de sa coupe, le choix de l'étoffe et les garnitures piquées composent tout le luxe de ces costumes. Quelquefois un revers de dentelle donne un aspect plus habillé. On se contente d'un petit jabot abbe fait avec une dentelle ancienne et du tulle Chantilly.

La chemisette de soie est obligatoire et glisse bien sous la jaquette ou le boléro ajustés.

Que dire des costumes habillés? Ils sont d'un luxe inouï, les garnitures de plus en plus nombreuses nous font souvenir des robes amples et froncées de nos mères. Aux plus plats arrivés premiers pour remplacer les robes collantes, succéderont les fronces et les garnitures évasées. Qui sait? la crinoline aura peut-être encore une ère de prospérité.

Cette année, les robes de style sont très en vogue. En voici une Louis XVI, excessivement gracieuse et vaporeuse.

Jupe en mousseline de soie blanche garnie de Valenciennes. Corsage à longs pans de redingote en taffetas « bois » brodé de chevreuille. Gilet de satin blanc avec boutons d'or du même style. Encolure dégagée avec col également en Valenciennes, manches s'arrêtant au coude avec volant de même dentelle.

Petite capeline de tulle blanc coulissé, couronnée de roses avec feuillage.

Gants, peau de Suède blanc. Souliers de même couleur que le corsage tirant sur le mordoré avec nœuds de velours.

Ombrelle satin blanc garni de chevreuille brodé à la main; manche laque blanc.

Puisque je parle ombrelle, j'ajouterai qu'il faut remonter à plusieurs années en arrière pour retrouver trace d'une prodigalité de couleurs semblables à celle que l'on constate cet été.

Chose curieuse, presque toutes sont de bon goût et il y a de véritables merveilles comme garnitures et comme manches.

Les grandes élégantes portent l'ombrelle de la même couleur que la robe.

Les dessous de la toilette sont de plus en plus soignés et alors que nos grand-mères se contentaient d'utiliser leurs vieilles robes pour faire des jupons, nous sommes plus difficiles; il nous faut des volants de soie claire froufrounants et des cascades de dentelles et de ruban. Mais aussi quels poèmes que ces jupons élégants et combien ils sont suggestifs...

Les personnes qui ont un budget de toilette un peu large peuvent facilement se procurer un jupon de 60 francs, et combien de temps dure-t-il?

Il est vite usé surtout en teintes claires et il en faut plusieurs par saison; de là une dépense considérable. Mais nos plus adroites tricoteuses

peuvent aussi avoir leur luxe de dessous en faisant leurs jupons elles-mêmes. Sur un jupon de satin noir plus solide que le taffetas, on fixe des volants de taffetas clairs voilés de dentelle ou de mousseline de soie. Des rubans achèvent de donner un air coquet à ces accessoires qui sont pratiques, car quand les garnitures sont fanées, on les change et le jupon lui-même, peut servir pour plusieurs changements de garnitures. Voilà un petit truc ingénieux et économique.

YVONNE.

La chaleur occasionne de nombreuses indispositions, maux de cœur, de tête, d'estomac. Pour dissiper ces maux prenez quelques gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès dans un verre d'eau sucrée. D'une saveur exquise, le Ricqlès est un élixir souverain.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Pustule maligne. — C'est une maladie très grave, essentiellement contagieuse, que communiquent à l'homme, directement ou non, les animaux atteints du charbon. Il suffit de toucher sans précautions un animal charbonneux pour gagner la maladie; dans d'autres cas, c'est par l'intermédiaire d'une mouche qui s'est posée sur un animal malade que la contagion s'établit. Quand on doit approcher d'une bête atteinte ou morte du charbon, il est prudent d'enduire de suif toutes les parties du corps qui ne sont pas recouvertes par les vêtements. Il faut ensuite désinfecter ces vêtements au moyen de vapeurs de soufre ou d'acide phénique.

Le charbon débute par un petit point semblable à une morsure de puce, qui cause de la chaleur et de la démangeaison; c'est ce qu'on appelle *puce maligne*. Bientôt s'élève une petite cloche qui s'ouvre et sous laquelle se trouve un petit bouton livide, de la grosseur d'une lentille (*bouton malin*). Autour de ce bouton, la peau prend une couleur brune; la douleur, la cuisson augmentent en même temps que la peau se gonfle. De nouvelles cloches apparaissent; le bouton central se gangrène et devient noir. Le mal gagne toujours, non seulement en largeur, mais aussi en profondeur; le tissu cellulaire, situé sous la peau, les muscles et toutes les parties profondes sont envahis successivement. Le malade se refroidit et le pouls, d'abord rapide, diminue de plus en plus de force jusqu'à devenir à peine perceptible. Abandonnée à elle-même, la pustule maligne tue dans l'espace d'une semaine au plus.

Cette maladie guérit, lorsqu'on n'hésite pas à employer à temps les moyens convenables. Le traitement consiste à cautériser profondément toute la partie malade avec un fer rouge. Il ne faut pas reculer devant une cautérisation énergique: car si on n'a pas détruit tout le virus, le mal est à peine retardé dans sa marche. La brûlure faite par le fer rouge se guérira d'ailleurs facilement, tandis que la pustule maligne entraîne une terminaison fatale quand la cautérisation a été pratiquée trop timidement. On administre ensuite du quinquina à haute dose et les potions antiseptiques les plus énergiques. Il faut, dès le début de la maladie, appeler immédiatement un médecin. C'est seulement dans le cas où celui-ci se trouverait empêché qu'on pratiquerait, sans attendre, une cautérisation profonde. En peu d'heures, nous ne saurions trop le répéter, le mal est susceptible de faire de grands progrès, et la guérison dépend de la rapidité de l'intervention.



HOTEL DE LA MÉDECINE NOUVELLE

La Médecine Nouvelle
Que ceux qui souffrent d'une maladie quelconque n'hésitent pas à demander une consultation gratuite aux directeurs de la Médecine Nouvelle, l'établissement médical le plus considérable de France (17^e année). La Médecine Nouvelle supprime les drogues qui abiment l'estomac et par les traitements vitalistes externes, elle guérit radicalement toutes les affections nerveuses: neurasthénie, paralysie, rhumatisme, goutte, asthme, bronchite chronique, les maladies de l'estomac, du foie, de la peau, des voies urinaires, les tumeurs, les cancers, le diabète, la surdité, etc... Le journal la Médecine Nouvelle illustrée est envoyée gratuitement et franco pendant deux mois. Adresser les demandes de journaux et de consultation à l'Hôtel de la Médecine Nouvelle, 19, rue de Lisbonne, Paris.

Coqueluche

Pour combattre la Coqueluche, il faut prescrire une médication à la fois antispasmodique, antitarrhale et antiseptique. Rien ne remplit mieux ces trois conditions que le sirop Derbecq à la *Grindelia Robusta*. Ce sirop empêche les quintes de toux, et combat cet encombrement des bronches, qui prépare la fluxion de poitrine et, plus tard, l'incurable phthisie. Le sirop Derbecq se trouve dans toutes les bonnes pharmacies, ainsi qu'au dépôt:

Pharmacie Derbecq, 24, rue de Charonne, Paris. Prix du flacon: 4 fr. — M. Derbecq expédie franco de petites caisses de trois flacons de sirop, au prix de 40 fr. — Quantité suffisante pour une cure.

Dr MARCELIN.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Moyen de nettoyer la soie

- 1^o Savon noir, 250 grammes.
 - 2^o Miel, 125 grammes.
 - 3^o Eau-de-vie, à 18 degrés, un demi-litre.
- Faire fondre le savon et le miel dans de l'eau-de-vie sur feu doux.
Laver la soie.

Conservation des haricots verts.

On les cueillera quand ils seront bons à être mangés en vert, on les épluchera et on les fera sécher à l'ombre, dans un endroit bien aéré; puis au moyen d'une aiguillée de fil, on en formera des chapelets. On les conservera ainsi dans un endroit sain, et pendant tout l'hiver on mangera des haricots. Avant de les faire cuire, on les fera revenir dans l'eau tiède. Ils ne perdront rien de leur qualités et de leur couleur primitive.

Quelle est la maîtresse de maison qui n'a pas connu le désagrément d'une crème manquée? Rien de plus facile que d'éviter cet ennui en employant la *Crème Express*. La boîte à tous parfums: 1 fr 10 dans toutes les bonnes épiceries.

Quelques plats pour la Semaine

- | | |
|------------------------------|-------------------------------|
| EN MAIGRE | EN GRAS |
| Potage velouté maigre. | Potage au pain. |
| Morilles frites. | Pièce de bœuf sauce renfort. |
| Riz au beurre. | Timbale de lapereau chasseur. |
| Pommes de terre à la crème. | Epinards au jus. |
| Escargots au court bouillon. | Compte de Revins-Claude. |
| Pudding aux fruits. | |

Timbale de lapereau chasseur.

Ayez une timbale toute prête, faites cuire à four chaud. Lavez les filets d'un beau lapereau, escalopez-les et faites-les sauter dans du beurre sur un feu ardent. Faites un fumet avec le reste du lapereau, passez-le au chinois et ajoutez un demi-litre de sauce espagnole. Laissez réduire sur un feu doux pendant une heure; émincez deux belles truffes, faites-les cuire dans un demi-litre de madère et ajoutez le madère qui a cuit les truffes dans la réduction du fumet et de la sauce espagnole. Garnissez la timbale d'escalopes de lapereau, de champignons, et de truffes émincées; sautez avec la réduction. Servez aussitôt.

Riz au beurre. — Faites jaunir dans du beurre un oignon coupé très fin; lorsqu'il commence à prendre une belle couleur blonde, ajoutez du riz bien lavé et mouillez d'eau un peu plus qu'à hauteur, laissez cuire doucement sans remuer; ajoutez de l'eau à mesure qu'elle tarit; assaisonnez de sel, poivre, muscade et bouquet garni; lorsque le riz est cuit, retirez le bouquet, incorporez au riz un morceau de beurre frais. renversez-le sur un plat chaud et servez.

Distractions et Jeux d'esprit

Charade

Mon premier, mon entier et même mon dernier
A des degrés divers servent de nourriture.
Dans les plus fins repas mon premier, mon entier
Aux yeux des vrais gourmands font très bon figure.

De mon dernier, le meilleur cuisinier
Ne peut faire qu'un plat indigeste et grossier.
A mon entier revenons je vous prie.
C'est un mets excellent, dont la saveur varie,
Flattant les goûts divers des palais délicats
Et de ceux qui ne le sont pas.
Mais ce n'est pas le tout de faire bonne chère,
Si votre santé vous est chère,
Si vous voulez longtemps consacrer le bonheur
D'avoir un estomac plaisant, qui digère,
Sans être fatigué d'un pénible labeur;
Par une mort prématurée
Si vous ne voulez pas en abrégier la durée
De votre vie, évitez cher lecteur,
D'avaler mon entier, quand il n'a passon cœur.

Mots carrés palindromes

Avec: 1^o le nom d'un Etat de l'Asie Méridionale; — l'envers de ce nom, une plante céleste; 2^o un prénom de femme; — l'envers de ce prénom, un roi d'Israël.

Former quatre mots en carré pouvant se lire quatre fois en sens différents.

VICTOR BONNET.

Solution de l'avant-dernier numéro:

1^o Devinette calembourg

Parce qu'elle est unique (tunique).

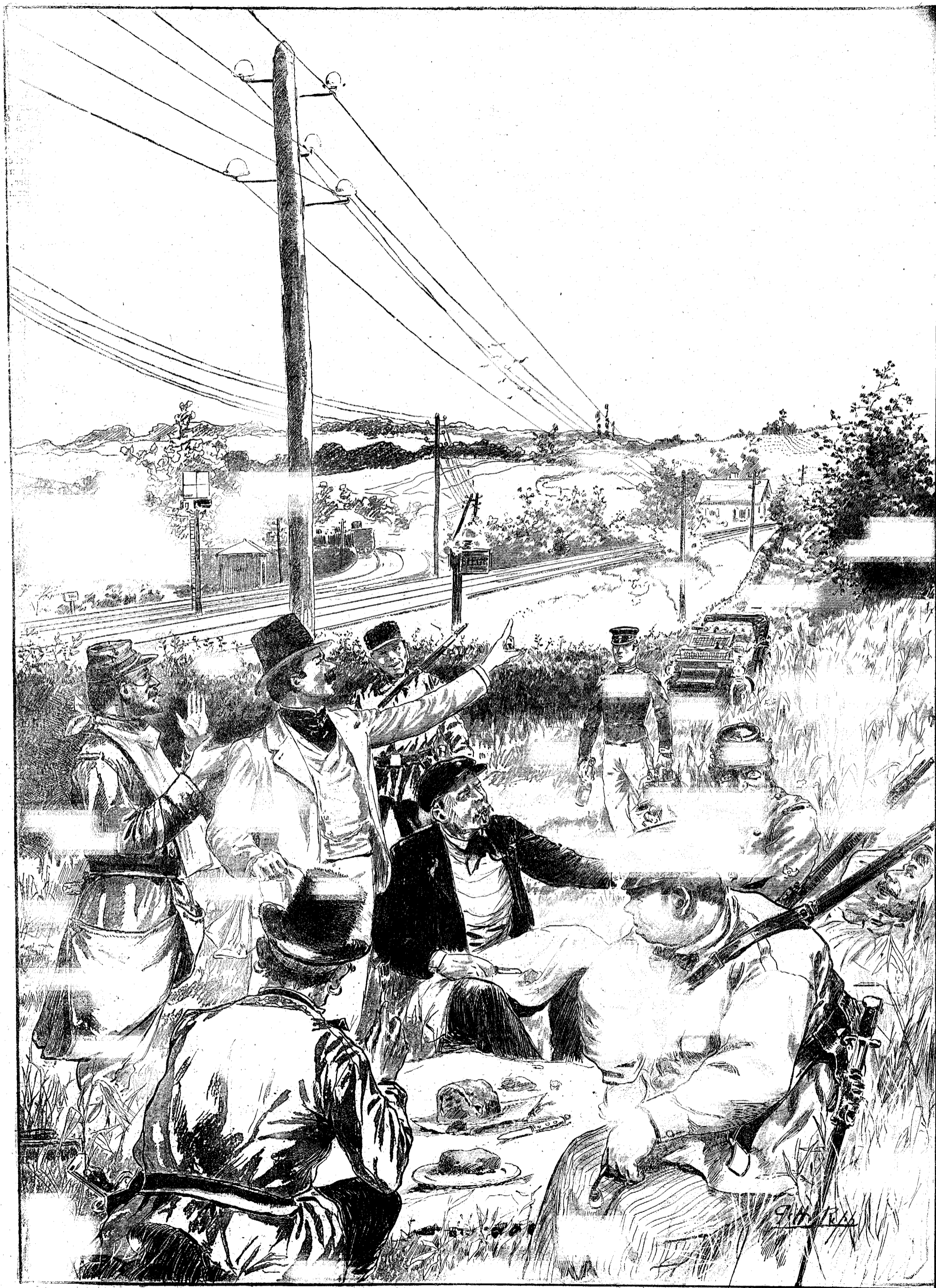
2^o Mots en parallélogramme

S A M O A
M E L A S
S O L E N
S I R O P
C O R A N
V A L E T

Solutions justes: Pocahontas. — Maf. — Sam et Crax. — A. R. à Nagos. — Un nemrod à Audenge. — Eduale le sonneur de cloches. — Myosotis. — Lac Rymal. — Le roi des bêcheurs, Tobias Richet, — Bessé. — Sargé des Chamarande. — Etrichy. — Ponerihouon. — Lours gris et le chien artificier. — Pauvre ami. — L'agile A. Gilles. — Astrolabe.

Le gérant: HOUDIN.





Les nouvelles convocations de deux jours
sur les voies ferrées par la réserve de l'armée territoriale